

DIANE

Seb Le Rêveur



DIANE

Par Seb Le Reveur

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : Le Poids du Sel	4
Chapitre 2 : Masque d'Ivoire	10
Chapitre 3 : L'Héritage des Cicatrices	16
Chapitre 4 : Le Silence des Pierres Sèches	23
Chapitre 5 : L'Effraction Sensorielle	29
Chapitre 6 : L'Alibi de Verre	33
Chapitre 7 : La Fille de l'Ombre	39
Chapitre 8 : Sédimentation de la Peur	44
Chapitre 9 : Le Témoin Muet	48
Chapitre 10 : L'Infiltration	53
Chapitre 11 : La Battue	57
Chapitre 12 : La Morsure de l'Iode	63
Chapitre 13 : Le Cri Refoulé	67
Chapitre 14 : Justice de Calcaire	72
Chapitre 15 : L'Ultime Marée	77

Chapitre 1

Le Poids du Sel

Le calcaire est une éponge. Il boit le rouge. Il devient lourd.

Diane fixe l'éclat de pierre dans sa paume. Sa main vibre d'une décharge électrique. Sous ses pieds, les graviers blancs du sentier crissent. Un bruit de dents qui broient du verre.

Ses yeux dérivent vers le tas de cachemire et d'os.

Marc est allongé entre les agapanthes desséchées et le muret de pierres sèches. Un sac de costume froissé. Le bloc de lestage — un cube de béton brut, vestige d'un vieux filet — repose là où se trouvait son nez. L'impact a été total. Une géographie de chair concassée.

Le sang ne coule plus. Il a déjà figé sous l'air salin. Il ressemble à de la mélasse noire qui s'infiltre entre les dalles. Le silence est un mur. Au-delà du jardin, l'Océan gronde derrière la digue. Un râle sourd. Permanent. Diane entend son propre sang cogner contre ses tempes. Le rythme d'une montre suisse trop chère.

Elle desserre les doigts. Le fragment de pierre tombe. *Clac.*

Elle recule. Un pas. Ses mocassins s'enfoncent dans l'humus. Ses ongles sont impeccables. Vernis rosé. "Discret", disait Marc. "Une femme de ton rang ne porte pas de griffes de prostituée."

L'odeur arrive. Pas celle du sang. Pas encore. Le Vétiver. Et le cuir de Russie. Le

parfum de Marc flotte autour du cadavre comme un spectre élégant. Une fragrance de conseil d'administration et de pouvoir absolu. Aujourd'hui, il se mélange à l'iode agressif. C'est rance.

La façade blanche de la maison est aveugle. Les volets verts, de ce vert réglementaire imposé par l'urbanisme de l'île, sont clos. Des paupières fermées sur un secret bourgeois. À l'étage, la fenêtre de leur chambre reflète un ciel de zinc. Un ciel de novembre, plat et sans pardon.

Elle devrait crier. La Bible du bon voisinage l'exige. Diane reste droite. Une statue de sel. Dans sa poitrine, la sangle de cuir qui l'enserrait depuis dix ans se relâche. Elle prend une inspiration. L'air froid brûle ses poumons. C'est la sensation la plus pure qu'elle ait connue.

Marc n'est plus un homme. C'est un désordre sur le gravier parfaitement ratissé.

Elle se souvient du dîner de la veille. Marc découpait son bar de ligne avec une précision chirurgicale. Il n'avait pas crié. Marc ne criait jamais. Il préférait l'humiliation feutrée. Un pincement au bras dans une soirée de gala. Une remarque sur sa mémoire qui flanchait. Une érosion lente.

Elle regarde le bloc de béton. Qui a fait ça ? Elle fouille sa mémoire. Un trou noir rempli de brouillard marin. Elle se revoit dans la cuisine, ce matin. La machine à café qui grogne. Et puis ce besoin d'air.

L'amnésie est une brume épaisse, mais la logistique est une priorité de proie. Elle doit bouger.

Elle rentre dans la maison. L'intérieur est une revue de décoration. Tout est "vrai". Tout est cher. Dans la cuisine, elle frotte ses mains. Le savon au miel mousse. L'eau devient rose, puis claire. Dans le miroir du vestibule, son visage est une page blanche.

Elle ajuste une mèche cendrée. Elle est Diane. La femme qui ne fait pas de vagues.

Un choc sourd contre le volet. Elle se fige. Ce n'est rien. Un passereau désorienté qui s'est brisé le cou sur la perfection de la façade.

Elle retourne au jardin. Marc a une main crispée sur le gravier. Des mains qui signaient des contrats et qui, parfois, se refermaient sur le cou de Diane, juste assez pour lui rappeler qui possédait l'oxygène. Sous le bloc, la bouillie de sa face fixe le ciel.

Diane remarque un éclat bleu près du crâne. Elle se penche. Ses articulations craquent. C'est un bouton. De la nacre. Ce n'est pas un bouton de Marc. Ses chemises sont sur mesure. Ce bouton-là est grossier. Un bouton de caban.

Le Village.

Elle se redresse. Elle sent les yeux derrière les persiennes des voisins. Ils savaient pour Marc. Tout le monde savait. La violence est comme l'iode sur l'île. Elle rongé les boiseries, elle pique les yeux, mais on finit par vivre avec le bruit des coups.

Est-ce que l'un d'eux est entré cette nuit ?

Elle saisit le téléphone en bakélite. Compose le 17.

— Gendarmerie de Saint-Martin, j'écoute ?

Diane voit son reflet dans la vitre. Elle aperçoit une minuscule étoile rouge sur le bas de son pantalon en lin. Elle raccroche.

Elle doit d'abord effacer Marc de l'intérieur. Elle jette son oreiller dans la machine à laver. La lessive "Brise de Printemps" couvre momentanément le Vétiver. Elle vide le whisky de Marc dans l'évier. Elle veut que la maison soit un temple de respectabilité. Une preuve de son innocence par l'esthétique.

Elle retourne vers le corps. Une silhouette apparaît au bout de la rue. Le vieux Loïc, le marin. Il s'arrête, allume une cigarette. Il ne regarde pas la maison, mais son pas hésite. Est-ce lui ? Le bouton de nacre brûle dans sa poche.

Diane s'accroupit près du corps. Elle saisit le bloc de béton. C'est rugueux. Elle tire. C'est lourd. Ses muscles hurlent. Le bloc bouge de quelques centimètres, laissant une trace rouge sur le sol. Elle s'arrête, les mains souillées de poussière grise et de sang.

Un moteur approche. Le temps s'accélère.

Elle ne touchera plus à rien. Elle rentre, s'assoit dans le canapé de lin immaculé. Elle attend. On sonne. Trois coups brefs. Professionnels.

Elle ouvre. L'air s'engouffre. Un mur de froid. Sur le seuil, le Major Lenoir. Le visage tanné, les yeux comme deux billes de verre dépoli. Il dégage une odeur de tabac froid.

— Madame Delvaux. Est-ce que Marc est là ?

Le prénom tombe comme un couperet. Diane recule.

— Non. Il n'est pas là.

Lenoir entre sans invitation. Ses bottes marquent le parquet de boue grise. Il avance vers la porte-fenêtre. Diane sent la pierre dans sa poche. Elle pèse une tonne.

— On a trouvé sa voiture près du phare, dit Lenoir. Les clefs sur le contact.

Il ouvre la porte-fenêtre. Le vent apporte une odeur métallique. Il sort, s'arrête devant le massif de fusains. Le Major s'accroupit.

— Merde.

Diane le rejoint. Elle regarde la topographie de chair rouge. Elle murmure un "merci" inaudible.

— Ne regardez pas, ordonne Lenoir.

Le Major se redresse, son regard plonge dans celui de Diane.

— Vous étiez une femme battue, Madame Delvaux ? L'exigence laisse des cicatrices sur les côtes.

Diane ne baisse pas les yeux.

— Je pèse quarante-cinq kilos, Major. Marc en pesait quatre-vingt-dix. Comment aurais-je pu ?

Un gravier crisse. Une Mercedes s'arrête. Maître Arnault descend. L'associé. L'ombre de Marc. Il entre, retire ses gants de cuir. Ses mains sont trop blanches.

— Où est le disque, Diane ? murmure Arnault. Sa voix est un sifflement d'air froid. Marc ne s'en séparait jamais.

Il s'approche, l'odeur de son parfum cher masque la vase. Il cherche une arme, pas celle qui tue, celle qui détruit les vivants. Ils montent au bureau. Le coffre est vide. Arnault se tourne vers Diane, les yeux comme deux fentes sèches.

— Si vous le trouvez, appelez-moi. Avant la police. C'est votre seule chance.

Diane sent un objet métallique sous sa cuisse, au fond de sa poche. Une clé USB. Elle ne se souvient pas de l'avoir ramassée. Un réflexe de charognard.

Arnault part. Lenoir reste. Il fixe la tache de poussière blanche sur la jupe de Diane.

— Je vais devoir emmener vos vêtements pour analyse, dit-il. Allez vous changer.

Diane monte. La panique est une marée noire. Elle ouvre la fenêtre. Elle lance la pierre de sang dans l'océan. Elle voit l'éclat disparaître dans l'écume. Elle s'apprête à

jeter la clé, mais s'arrête. C'est une arme.

Elle glisse la clé USB dans sa bouche. Sous sa langue.

Le goût du métal est amer, électrique. Elle doit déglutir avec précaution pour ne pas trahir le clic de l'acier contre ses molars. Sa salive devient épaisse.

Elle descend. Se déshabille devant le Major dans la cuisine glacée. Elle se tient en soie fine, le corps marqué de bleus anciens, la mâchoire serrée sur son secret. Lenoir place les vêtements dans un sac plastique. Le plastique crisse. Il s'en va.

Diane attend que le moteur s'efface. Elle recrache la clé dans sa main. Elle est vivante. Elle regarde le jardin. Sous la bâche bleue, il n'y a plus qu'un homme sans visage.

Le sel ronge. C'est sa nature.

Chapitre 2

Masque d'Ivoire

L'aube est une lame de rasoir. Froide. Tranchante. Elle découpe les contours de la villa avec une précision chirurgicale. Sur les murs de chaux, l'ombre des pins parasols s'étire comme des doigts de noyés. Diane est debout derrière la baie vitrée. Ses doigts serrent un verre d'eau vide. Elle ne sent plus le froid du carrelage sous ses pieds nus. Elle ne sent plus que ce bourdonnement sourd, un reste de l'orage de la nuit.

Le bleu arrive.

D'abord une lueur diffuse dans la brume saline. Puis le flash. Rythmique. Obsédant. Les gyrophares des gendarmes balaient les volets clos des voisins. Des maisons mortes. Des résidences secondaires qui dorment sous leurs draps de poussière de novembre. Le gravier crisse sous les pneus. Chaque pierre qui roule est un coup de marteau. Diane ferme les yeux. Elle visualise Marc. Marc qui détestait le bruit. Marc qui exigeait le silence comme on exige le respect.

— On reste calme, chuchote-t-elle.

On frappe. Trois coups. Secs. L'autorité en uniforme. Diane lisse sa chemise de nuit en lin blanc. Une armure de deuil immaculée. Elle ouvre. Le vent s'engouffre, apportant l'odeur de la vase et de l'iode pourri.

L'homme est massif. Un roc de laine bleue. Son visage est une carte de l'Île de Ré : des rides comme des chenaux, une peau tannée par le sel, des yeux délavés par les embruns. Le capitaine Moreau. Il n'entre pas. Il observe. Son regard est un scanner

qui enregistre la pâleur de Diane et la perfection glaçante de la pièce derrière elle.

— Entrez, finit-elle par articuler.

Le capitaine s'exécute. Ses bottes de cuir lourd jurent avec le parquet ciré. Il laisse des taches d'humidité, des souillures sur le royaume de Marc. Il s'arrête net dans la salle à manger. La lumière rasante frappe la table. Le lin blanc scintille. L'argenterie Christofle est alignée au millimètre. Deux fourchettes à gauche. Deux couteaux à droite. Les serviettes roulées dans leurs anneaux d'argent. Un petit déjeuner pour deux.

Le silence devient physique. Une chape de plomb. Moreau tourne lentement la tête.

— Vous attendiez du monde, Madame Delvaux ?

— L'habitude, souffle-t-elle. Dix ans de réflexes. Le corps se souvient, même quand l'esprit veut oublier.

— Votre mari est dans le jardin, Madame Delvaux. Un bloc de lestage a pulvérisé son crâne. Il est mort depuis plusieurs heures.

Moreau avance d'un pas. Il sent le tabac froid et le sel. Diane sent son propre parfum : un reste de Cuir de Russie. L'odeur de Marc. Elle l'a sur la peau.

— Le promeneur dit vous avoir vue à la fenêtre vers six heures, reprend Moreau. Vous étiez déjà habillée ?

— Non. J'étais en chemise de nuit. Je... j'ai froid, Capitaine.

Moreau lui jette un regard illisible. De la pitié ou une mise en garde. Sur cette île, les deux sont liés. Il connaît Marc Delvaux. L'avocat brillant qui dînait avec le préfet.

L'homme qui faisait taire les scandales immobiliers. Moreau sait aussi ce que le silence des maisons blanches cache.

— On va aller dehors.

Le jardin est un champ de bataille pétrifié. L'herbe est rase, brûlée par le sel. Près du muret de pierres sèches qui sépare la propriété des marais, des techniciens en combinaisons blanches s'agitent. Des spectres dans la brume. Le corps ressemble à un tas de vêtements de luxe jetés à la décharge. Une veste en cachemire. Un pantalon de flanelle grise. Sous cette lumière de plomb, le sang est noir. Une flaque de goudron que le calcaire poreux a bue jusqu'à la lie.

— Il est tombé ici ? demande Moreau.

— Je ne sais pas. Je l'ai trouvé... comme ça.

Moreau prend des notes sur un carnet jauni. Le bruit du stylo est une griffure. Il s'accroupit, observe le mur.

— Le mur ne s'est pas effondré tout seul. On a trouvé des traces de frottement. Quelqu'un a arraché un bloc. Une pierre de lestage. Vingt kilos. Idéal pour briser un crâne en un seul coup.

Il se redresse et sort un petit sac en plastique transparent. À l'intérieur, une boucle d'oreille. Une perle de culture.

— On l'a trouvée près de sa main droite. Comme s'il l'avait arrachée dans un dernier effort.

Diane porte la main à son oreille gauche. Le lobe est nu. Elle sent le sol se dérober. Elle revoit la colère de Marc hier soir. Une colère chirurgicale. Il l'avait saisie par le

bras. Ses doigts étaient des étaux. *Tu ne sers à rien, Diane. Tu es une décoration qui se fane.*

— Elle a dû tomber hier soir, dit-elle enfin. Nous nous sommes promenés avant le dîner.

— Sous la pluie ?

Moreau range le sachet. Il n'a pas l'air convaincu. Il désigne le corps.

— Le médecin légiste dit que le premier coup n'a pas été mortel. Votre mari a essayé de ramper. Il y a des traces d'ongles dans la terre. Il a lutté. Et il lui manque une chaussure. Un richelieu en cuir de veau. Introuvable.

Diane ne répond pas. Elle imagine Marc. Sa superbe brisée. Ses mains soignées griffant la vase. Une chaleur interdite commence à se diffuser dans son ventre.

Ils retournent vers la maison. Dans la cuisine, l'odeur de café se diffuse. Marie, la femme de ménage, est là. Elle nettoie le seuil à l'ammoniaque avec une ferveur religieuse. Ses mains calleuses sont rouges. Elle regarde Diane. Un regard de sœur de tranchée.

— Un café, Capitaine ? la voix de Diane est un fil de soie.

— Noir. Sans sucre.

Diane s'exécute. Le broyeur de grains hurle. Elle sert le café dans une tasse en porcelaine de Limoges si fine qu'elle en est translucide. Moreau s'approche. Il regarde le sucrier en argent, ouvert sur la table.

— Marie m'a dit que Monsieur ne prenait jamais de sucre, dit Moreau. Jamais. Alors

pourquoi avoir sorti les pinces ce matin ?

Le silence retombe. Diane sent le piège. Moreau n'est pas un marin égaré. C'est un prédateur.

— Monsieur avait changé d'avis, intervient Marie sans lever les yeux de son travail. Hier soir. Il m'a dit qu'il commençait à trouver la vie amère.

Moreau esquisse un sourire sans dents. Il sait qu'elles mentent. Il sent l'odeur du mensonge, entêtante comme des lys qui pourrissent.

— Je vais devoir emmener vos vêtements de la nuit dernière, Madame Delvaux. La procédure. Et ne quittez pas l'île. De toute façon, le pont pourrait fermer avec ce vent.

Il sort. La porte claque. Le vent fait trembler les pampilles du lustre. Un tintement cristallin. Diane s'effondre sur une chaise.

— Marie... Il sait pour la chaussure.

La servante s'approche. Ses mains sèches se posent sur les épaules de Diane. Une étreinte de fer.

— Il ne sait rien. La chaussure est au fond du puits. Allez dans le garage, Madame. J'ai trouvé quelque chose sur l'établi.

Diane traverse la cuisine, franchit la porte du garage. Sous le néon vacillant, sur l'établi de Marc, repose l'autre chaussure. Le richelieu impeccable. Marie prend un marteau. Elle frappe. Le talon éclate. Un compartiment secret s'ouvre. Un petit cylindre d'argent roule sur le béton.

Diane le ramasse. À l'intérieur, une clé USB et une mèche de cheveux blonds, très

fins. Des cheveux d'enfant.

— Ce n'était pas une victime, Madame, dit Marie d'une voix sourde. C'était un monstre.

Diane remonte dans le bureau de Marc. Elle s'assoit dans le fauteuil de cuir. Elle insère la clé. L'écran illumine son visage d'une lueur spectrale. Elle clique sur le premier fichier : "Dossier 48". Des visages apparaissent. Des notables de l'île. Des visages propres, lisses. La bourgeoisie du silence. Et au milieu, une photo de Diane, prise à son insu dans le jardin.

Sous l'image, une note de la main de Marc : *Sédiment à éliminer avant l'hiver.*

Le froid ne vient plus de l'extérieur. Diane ferme les yeux. Elle n'est pas sauvée. Elle est au milieu d'une guerre qui ne fait que commencer. En bas, elle entend le bruit de la Javel que Marie verse dans l'évier. Un glouglou régulier. Chimique.

Diane sourit. Un sourire de pierre. Elle commence à lire. Dehors, l'océan gronde contre les remparts. La tempête est là. Elle va tout laver. Ou tout engloutir. Diane est prête. Elle est devenue l'île. Froide, impitoyable, et entourée d'eau noire. Marc est mort, mais son ombre est une marée montante. Et Diane a appris à nager dans le sang.

Chapitre 3

L'Héritage des Cicatrices

Le silence de novembre est une lame de fond. Il s'écrase contre les volets clos de la villa. Dehors, l'Île de Ré n'est plus qu'un squelette de calcaire et de sel. Les touristes sont partis, emportant les rires et l'ambre des crèmes solaires. Il ne reste que le vent. Et le corps de Marc, quelque part, devenu un dossier froid.

Diane est assise sur le bord du lit. Le matelas est trop vaste. Le lin froissé sous ses doigts est glacé. Ses phalanges tressautent. C'est le contrecoup. La décompression. Dix ans de tension stockée dans les tendons. Dix ans à attendre le coup, l'insulte, le souffle chaud du prédateur dans la nuque.

Le parfum de Marc imprègne encore les lieux. Cuir et vétiver. Une odeur de bureau de luxe et de pouvoir. Elle s'incruste dans les pores du bois ciré. Diane inspire. L'iode de la marée basse remonte par les fentes des fenêtres. L'odeur de la vase. De la décomposition.

Ses yeux dérivent vers la moquette épaisse. Sous le cadre de chêne massif du lit, une ombre dépasse. Un corps étranger dans cette chambre où chaque objet a sa place assignée par décret divin. Marc ne supportait pas le désordre. Le désordre était une insubordination.

Elle se glisse au sol. Le parquet est une morsure. Elle s'allonge, la joue contre le bois. Elle tend le bras. Ses doigts effleurent une surface plastique. Froide. Rugueuse. Elle ramène l'objet à elle. Un dictaphone numérique. Noir. Professionnel.

Elle se redresse, le dos contre le lit. L'appareil pèse. Elle connaît cet objet. Marc s'en

servait pour dicter ses plaidoiries. Pour peaufiner ses effets de manche. Pour détruire des carrières avec une syntaxe parfaite. Le souvenir remonte. Brutal. Une lame de rasoir qu'on avale.

Le dîner chez les de Varennes. La crème de l'île. Argenterie ancienne. Cristal de Baccarat. Le vin rouge est un Saint-Émilion profond, presque noir. Comme du sang frais. Diane porte une robe de soie grise. Trop serrée. Elle ne respire plus. Marc captive l'assemblée. Il est le centre de gravité. Puis, le silence. Marc pose ses yeux sur elle. Ses yeux de requin bleu. Froids. Fixes.

— Diane, ma chérie ? Regarde ton verre.

Les fourchettes se posent. Le temps se fige. Diane baisse les yeux. Son verre de cristal porte une trace. Une minuscule marque de rouge à lèvres sur le buvant. Un souffle de rose sur la transparence.

— C'est une faute de goût, continue Marc. Une de plus. Je t'avais pourtant prévenue. Ce rouge ne tient pas. Il salit. Comme tout ce que tu touches ce soir.

Le mépris est chirurgical. Net. Les invités étudient le motif de la nappe. Personne ne bouge. Personne ne la défend. Marc est le maître.

— Je suis désolée, murmure-t-elle.

Sa voix est un râle.

— Désolée ne lave pas le cristal, Diane. Désolée ne répare pas l'indécence de ta présence à cette table.

Il reprend sa conversation. Sous la nappe, la main de Marc attrape sa cuisse. Il serre. Ses ongles s'enfoncent dans la chair, à travers la soie. Il ne la regarde pas. Il continue

de rire. Il presse. Elle ne doit pas bouger. C'est le prix du silence. La douleur est son seul ancrage. Elle sent une larme brûler sa joue. Elle l'avale. Le sel a le goût de la haine.

Diane regarde le dictaphone. Son pouce glisse sur le curseur. Elle appuie sur *Play*. Un souffle, puis la voix de Marc. Claire. Trop proche. On dirait qu'il est là, debout derrière elle.

— Session du 14 novembre. Sujet : D. L'expérience de la soumission progresse. Les réflexes pavloviens sont acquis. Une simple pression du regard suffit à déclencher la sudation. L'élégance se dissout dans la peur. Elle devient organique.

Diane ferme les yeux. Le dégoût lui remonte à la gorge. Il l'étudiait. Elle était le rat de laboratoire. Le bruit d'un briquet sature la bande. Il allume un cigare.

— Mais le sujet D. s'épuise. La résistance morale est nulle. Il me faut de la nouveauté. Quelque chose qui n'est pas encore brisé. Léa m'a contacté aujourd'hui.

Le nom tombe comme un couperet. Diane ne connaît aucune Léa.

— Léa est plus jeune. Elle a cette insolence que D. a perdue. Elle ne sait pas encore ce que signifie le mot "silence". Je vais lui apprendre. Le calcaire boit très bien les larmes.

Un clic sec. Diane reste pétrifiée. Léa. L'ombre de Marc s'étire sur les murs. Il préparait la suite. Une autre proie. Elle se lève. Ses jambes sont du coton. À travers la vitre, le jardin est plongé dans le gris. Le bloc de lestage qui a pulvérisé le crâne de Marc a disparu. Il ne reste qu'une tache sombre sur le calcaire poreux. Du sang noirci.

Elle sort. Le vent la percute. Une gifle de sel et de glace. Elle marche dans les ruelles. Les maisons sont des blocs blancs, aveugles. L'odeur de la marée basse est agressive.

Sur le port, un homme répare un casier. Le visage tanné, creusé de rides comme des rigoles. Il lève les yeux.

— On cherche toujours quelque chose sur cette île, madame. On cherche ce que la mer a pris. Ou ce qu'elle refuse de rendre.

— Je cherche Léa.

Le vieux s'immobilise. Ses doigts se crispent sur le nylon.

— Allez voir à la pointe. Là où le calcaire s'effondre dans l'eau. C'est là que les secrets flottent.

Diane s'enfonce dans la brume. La pointe de l'île l'attend. Un labyrinthe de calcaire et d'écume. Elle arrive au bord de la falaise. L'océan gronde en bas. Contre un rocher, une forme blanche. Diane se penche. Le vide l'appelle. Une main se pose sur son épaule. Froide. Elle pivota. Une jeune femme est là. Cheveux trempés. Un manteau de lin trop grand. Celui de Marc.

— Vous êtes Diane. Je suis Léa. Il ne m'a pas tuée. Mais la pierre était plus lourde que lui.

Léa lève ses mains. Les poignets portent des cercles violets. La signature de Marc. Dans le lointain, une sirène de police déchire le brouillard.

— Viens.

Diane empoigne le bras de la fille. La chair est spongieuse. Elles glissent vers la villa. Diane verrouille la porte. Trois tours. Le pêne s'enclenche. Marc est mort, mais son odeur sature l'oxygène. Dans la cuisine, Léa s'effondre sur une chaise.

— Il t'enregistrait, dit Diane.

— Il enregistrait tout. Pour étudier la mécanique de la soumission.

Un coup sourd à la porte.

— Gendarmerie. Ouvrez.

Diane regarde par l'œillet. Deux silhouettes sombres. Des kway bleus trempés. Elle ouvre. Le froid s'engouffre.

— Madame Vallier ? On a trouvé la voiture de votre mari. Et du sang sur le chemin de ronde. Du sang rare. A négatif.

— Marc est en déplacement. C'est du sang de chasse, répond Diane.

Le vieux gendarme fixe la poche de Diane. La forme rectangulaire du dictaphone.

— C'est quoi, ça ?

— C'est la voix de mon mari. Vous voulez l'entendre ?

Un cri de mouette déchire l'air. L'oiseau s'écrase contre la vitre. Le verre éclate. Diane profite de la seconde. Elle tire Léa vers la porte de la cave. Elles rampent dans l'obscurité. Poussière de calcaire. Humidité. Diane appuie sur *Play* une dernière fois. Le volume est au minimum. La voix de Marc, haletante. La nuit dernière.

« Diane... pose ce bloc. Tu n'as pas le courage. Diane, regarde-moi ! »

Un choc sourd. Un craquement d'os. Puis, sur la bande, un rire. Un rire léger, cristallin. Un cri de joie. Diane se fige. Elle s'en souvient maintenant. Elle n'a pas ri.

Elle a pleuré. Elle regarde Léa dans le noir. La fille sourit. Un sourire de louve.

— Je l'ai amené au jardin, murmure Léa. Et j'ai regardé. J'ai ri parce que la pierre faisait enfin le travail à votre place.

En haut, les bottes des gendarmes martèlent le parquet. Diane sort du tunnel de service, Léa sur ses talons. Elles débouchent sur la plage, près des écluses. La vase les aspire. L'homme au fusil, le voisin complice de Marc, les attend. Il arme son arme.
Clac-clac.

— Pose l'appareil, Diane. C'est pas tes affaires.

Diane craque un briquet. Elle le lâche sur un tas de filets huileux. Le feu dévore le nylon. Une colonne de fumée noire les protège. Elles courent vers l'eau. Diane lève le dictaphone au-dessus des flots.

— Non ! hurle Léa. Mon nom est dessus !

Diane lâche l'objet. Un petit plouf. Le sel va ronger la bande. L'iode va effacer les voix. Elle bascule en arrière dans l'eau glacée. Le choc est un électrochoc. Elle s'enfonce. Le noir. Le calme.

Une main l'attrape. On la tire vers le haut. Le jeune gendarme.

— On vous tient, madame Vallier. Où est votre mari ?

Diane se redresse. Elle regarde l'horizon noir, là où la mer et le ciel se rejoignent.

— Mon mari est là où il a toujours été. Dans le silence.

Elle marche vers les gyrophares. Droite. Minérale. La vie commence sur un lit de

cendres et de sel.

Chapitre 4

Le Silence des Pierres Sèches

Le vent de noroît siffle entre les pierres sèches. Un rasoir invisible. Diane serre son manteau en cachemire. Trop fin pour cette humidité qui s'insinue jusque dans la moelle. Ses talons claquent sur le bitume froid. Un bruit sec. Régulier. Le métronome de l'angoisse.

Les maisons blanches aux volets clos sont des crânes vides. Derrière chaque fente, un œil. Elle le sent. La pression des regards sur ses omoplates. Le village sait. Le silence de la bourgeoisie est un linceul qu'on tisse à plusieurs mains. L'odeur de la marée basse remonte des venelles. Un parfum de charogne et de sel. Marc détestait cette odeur. Il disait qu'elle sentait la pauvreté. Lui, il sentait le vétiver et le cuir neuf. Même mort, il sature l'air. Ses poumons sont pleins de givre.

Elle tourne à l'angle de la rue des Salines. Le port de Saint-Martin est un cimetière de mâts. Un cliquetis métallique. Le chant des chaînes contre l'acier. Les touristes ont déserté. Restent les locaux. Des visages burinés. Des mains comme des racines de chêne. Elle s'arrête devant la *Marie-Morgane*. Une carcasse de fer rouillé qui pisse la sueur de mer. Sur le pont, près des casiers, un emplacement net dans la poussière. Là où reposait, autrefois, un bloc de lestage. Une pierre de calcaire poreux. Lourde comme une sentence.

Un bruit de bottes. Jonas sort de la cabine. Ciré jaune délavé. Taches de graisse noire. Ses yeux sont deux fentes d'obsidienne.

— Vous cherchez quelque chose, Madame ?

La voix est un roulement de galets. Diane recule. Ses ongles s'enfoncent dans ses paumes.

— La police va venir, Jonas. Ils fouillent partout.

Jonas crache un filet de salive brune dans l'eau sombre.

— Laissez-les fouiller. La mer rend ce qu'elle veut. La terre, elle, garde ses secrets.

Il saute sur le quai. Le choc fait vibrer le sol. Il est massif. Une force minérale. Il se tient trop près. Elle sent la chaleur animale qui se dégage de lui.

— Votre mari aimait les dossiers, Madame. Mais ici, la seule loi qui compte, c'est celle de l'équilibre. On prend, on rend. Il n'est pas le seul à être mort hier soir.

Il sort un briquet en or de sa poche. Les initiales M.D. brillent dans la lumière rasante. Un éclat de luxe indécent.

— Je l'ai trouvé près des marais. À côté d'une flaque qui n'était pas de l'eau. Le village a les yeux ouverts. On entendait les cris, l'été, quand les fenêtres étaient ouvertes. La pierre, elle, n'oublie pas.

Il se détourne vers les anciens hangars à sel. Des ruines de bois gris rongées par les éléments.

— Montrez-moi, dit-elle.

Sa voix est un fil d'acier. Jonas désigne une trappe dans le sol du hangar. Une ouverture vers les ténèbres. Diane descend les marches de l'échelle de bois poisseux. En bas, le sol est humide. L'eau saumâtre s'infiltré entre les dalles. Une ampoule nue pend au bout d'un fil noirci. L'odeur est agressive : vieux papiers, terre battue et

métal oxydé.

— Regarde ta vérité, Diane.

La voix tombe du haut de la trappe. L'acier d'un canon se pose contre sa nuque. Une morsure de glace. L'odeur du vétiver l'étouffe.

— Jonas est un homme pragmatique, murmure Marc. Il connaît le prix du silence.

La main gantée appuie plus fort. Marc n'aime pas le contact direct avec la saleté. Sa violence est médiée par le cuir fin. Il descend les barreaux, ses chaussures de ville craquant dans ce trou à rats. Il désigne les liasses de billets et les passeports sur une table brutale.

— Un homme sans attaches, dit Marc en parlant du cadavre du jardin. Un visage malléable. Il me ressemblait assez pour tromper l'œil. Il a servi de paravent pendant que je réglais les détails de notre retraite. Il est devenu gourmand. Une erreur de calcul.

Marc sourit. Un pli sec au coin des lèvres.

— Toi, tu es le témoin idéal. La veuve éplorée qui blanchira cette fortune. Tu aurais dû rester dans la maison, Diane.

Il la saisit par le bras. Ses doigts sont des pinces. Il l'entraîne vers une porte basse menant aux marais. Le désert gris s'étend sous un ciel de plomb. Il la pousse. Ses chaussures s'enfoncent dans la vase noire. La boue est visqueuse. Marc se tient au-dessus d'elle, silhouette noire sur fond gris.

— On va traverser, dit-il. Une voiture nous attend. Je ne laisse pas mes trophées derrière moi.

Diane regarde ses mains couvertes de vase. Sous la boue, elle sent le granit. La roche mère. Elle voit la contraction de l'épaule de Marc. Elle anticipe le mouvement. Elle ne recule pas. Marc fait un pas de trop sur le rebord du chenal. Le calcaire mouillé, celui qu'il méprisait tant, se dérobe sous ses semelles de cuir lisse.

Il glisse.

L'équilibre rompu. Il bascule dans l'eau glacée du chenal. Le froid est un choc électrique. Marc se débat, son manteau de laine se gorgeant d'eau, devenant une chape de plomb. Sa respectabilité se dissout dans l'eau saumâtre. Diane plonge ses mains dans le fond vaseux. Ses doigts rencontrent la rugosité d'une pierre de lestage. Oubliée. Ou placée là par le destin.

Elle émerge. Marc est à genoux dans la vase, aveuglé par le sel. Pathétique. Une idole de boue.

— Diane, non...

Le scalpel est brisé. Elle lève la pierre. Elle l'abat. Le bruit est celui d'une coquille qui se brise. Net. Définitif. Le corps s'affaisse. L'eau se teinte d'un rouge sombre qui vire au noir. Au loin, sur la digue, la silhouette de Jonas reste immobile. Il regarde l'équilibre se rétablir.

Diane rentre au village. Ses pieds sont lourds. Elle traverse les ruelles aux volets clos. Elle entre dans sa cuisine. L'argenterie brille sous le plafonnier. Elle frotte ses mains au savon de Marseille jusqu'à ce que la peau soit à vif.

On frappe. Trois coups.

C'est Jonas. Il pose un bouton de manchette en or sur la table, près d'une assiette vide.

— Vous avez oublié quelque chose, Madame. Près du bloc. Le sel ne conserve pas tout.

Il regarde les traces de sang dans l'évier. Il prend l'éponge et nettoie le grès blanc d'un geste brutal.

— L'île a besoin de propriétaires qui se taisent, dit-il. Ne lavez pas trop cette maison. Si on frotte trop, on finit par trouer la muraille.

Il disparaît dans la nuit. Diane reste seule. Elle s'assoit. Elle prend sa fourchette. Elle a une faim animale. Elle mange un morceau de pain sec. Elle regarde ses mains. Le rouge a disparu. Elle éteint la lumière.

Elle monte dans la chambre. L'odeur de Marc est encore là. Elle ouvre la fenêtre. L'air glacial balaie le luxe. Elle se déshabille. Elle laisse ses vêtements souillés sur le tapis de soie. Elle s'allonge nue sur le dessus du lit. La peau au contact du froid.

Elle réalise alors. Jonas ne l'a pas sauvée. Il l'a emprisonnée. Elle est devenue une pièce du labyrinthe. Une pierre de plus dans le mur. Elle n'est plus Diane. Elle est le secret du village.

Un sourire étire ses lèvres dans le noir. À l'extérieur, la marée monte. Elle recouvre les marais. Elle lisse la vase là où Marc a poussé son dernier cri. Le sel continue son travail. Il ronge. Il purifie.

Demain, les voisins ouvriront leurs volets. Ils la salueront. Ils ne diront rien. Sur l'île de Ré, le silence est la seule monnaie qui ait de la valeur. Diane est désormais immensément riche.

Elle est la maîtresse du silence. La veuve du sel.

Tout est en ordre. Tout commence.

Chapitre 5

L'Effraction Sensorielle

Le sel. Il s'incruste dans les pores. Il ronge les gonds des volets. Diane marche. Ses talons claquent sur le bitume froid de la rue de l'Église. Un coup de feu à chaque pas. L'île de Ré en novembre est un linceul de calcaire. Les maisons blanches serrent les dents sous un ciel de plomb. Les touristes ont emporté les rires. Il ne reste que le vent. Et le silence des locaux derrière les rideaux de lin.

La villa l'attend. Froide. Impeccable. Une insulte. Diane pousse la porte. L'air est confiné. Une gifle invisible. Le cuir des fauteuils. Le vétiver. L'odeur de Marc. Ce n'est pas un souvenir. C'est une présence. Elle lui remonte dans la gorge. Un goût de cendre. Ses muscles se tétanisent. Ses oreilles sifflent. Ses pupilles mangent la pièce. Elle attend le coup. La remontrance chirurgicale sur la poussière ou l'heure tardive. Rien. Juste le tic-tac d'une pendule en bronze.

Elle avance vers le bureau. Chêne sombre. Interdit. Dix ans de nettoyage sous surveillance. Elle tourne la poignée. Le loquet cède. Un gémissement métallique. La pièce pue l'arrogance. Diane s'approche. Ses doigts effleurent le bois précieux. Une brûlure. La nausée monte. Le vétiver est sa cage.

Son poing s'abat sur le bureau. Un choc sourd. La douleur irradie. Elle est vivante. Elle attrape un presse-papier en cristal. Il vole. Un fracas de diamants brisés contre la bibliothèque. Diane respire vite. Ses poumons sifflent. Elle vide les tiroirs. Les feuilles volent comme des oiseaux blessés. Des vies brisées par une plume d'avocat d'affaires. Ses talons broient les stylos Montblanc. Une danse macabre.

Elle s'arrête. Sa poitrine se soulève. Un compartiment dissimulé a baillé sous le choc

de la destruction. Diane tombe à genoux. Le froid du bois traverse le lin de son pantalon. Elle tire une chemise cartonnée. Couleur sang de bœuf. Une étiquette calligraphiée : *RÉ*.

Elle ouvre. Des photos. Des dizaines. Le maire. Le gendarme. Le notaire. Des notables dans la vase. Un catalogue de chantages. Un inventaire de la corruption locale. Marc ne possédait pas une maison sur l'île. Il possédait l'île elle-même. Il tenait chaque secret. Chaque honte. Diane sent un frisson de glace le long de sa colonne vertébrale. Les voisins ne respectaient pas Marc. Ils étaient ses otages.

Une pression sur sa nuque. Le silence a changé. Il est habité. Diane se fige. Elle tourne lentement la tête. Le jardin est un hématome violet. Derrière son reflet dans la vitre, une silhouette sombre se tient contre le mur de pierres sèches. Son cœur cogne contre ses côtes. Un tambour de guerre.

La silhouette bouge. Un bras se lève.

Diane se jette de côté. L'explosion est assourdissante. La vitre vole en éclats. Des milliers de diamants saturent l'air. Un souffle froid s'engouffre. L'iode agressif remplace le vétiver. La poignée de la porte pivote. Millimètre par millimètre.

Lambert entre. Le notaire du port. Son manteau de cachemire tire sur ses boutons de notable. Ses yeux sont deux puits de vase. Dans sa main, un scalpel à huîtres. Court. Trappu. Conçu pour briser les coquilles les plus dures.

— Donne-le-moi, Diane.

Sa voix gratte l'air. Des galets remués par la houle. Diane serre le dossier contre son flanc. Un bouclier de carton. Elle voit la sueur perler sur la tempe de l'homme. La peur change de camp.

— Marc est mort, Lambert.

— Justement. Les morts ne parlent pas. Les dossiers, si.

Il charge. Une masse de graisse et de panique. Diane pivote. Dix ans d'esquives lui ont appris la danse. Elle évite la main boudinée. Elle glisse sur les débris de verre. Elle lance le dossier vers la brèche de la fenêtre. Les papiers s'envolent. Ils se déploient. Ils tourbillonnent. S'échappent vers les marais salants.

— Non ! hurle Lambert.

Il se jette vers le vide. Il oublie Diane. Il veut rattraper sa honte. Ses mains cherchent le néant.

Diane ne le regarde plus. Elle sort. Le froid de novembre la délivre. Elle court vers les ruelles de Saint-Clément-des-Baleines. Ses poumons sont des lames de rasoir. Elle arrive devant une petite maison de pêcheur aux volets écaillés. La porte est entrouverte. Une lueur de bougie vacille à l'intérieur.

Hélène est là. Vingt ans de rumeurs. Vingt ans de "morte par accident". Des cheveux comme de l'étope. Des yeux de naufragée.

— Il a fallu vingt ans, dit Hélène. Vingt ans pour que l'île le vomisse.

Diane pose le dernier document sur la table de bois brut. Le titre de propriété à son nom.

— On ne possède pas l'océan, murmure Hélène. On croit le dompter. Et un jour, la marée monte.

Dehors, le village attend. Les points rouges des cigarettes s'allument dans la brume.

Les loups sont là. Diane prend une allumette de luxe. Elle l'approche du papier. La flamme est bleue, puis orange. Le cuir brûle. Le sel s'évapore.

Elle regarde ses mains noires de suie. Le vétiver a disparu. Il ne reste que l'odeur du bois brûlé et de la marée basse. Diane sort de la cabane. Elle marche vers le port. Seule. Ses jambes sont de granit. Elle ne baisse pas les yeux devant les silhouettes qui s'écartent dans l'ombre.

Le chapitre Marc est clos. Un murmure sort de ses lèvres, à peine plus fort que le ressac.

— Enfin.

Elle continue d'avancer. La liberté a un goût de fer et de verre brisé. Elle est au centre du labyrinthe. Et le labyrinthe est à elle.

Chapitre 6

L'Alibi de Verre

Le silence n'est pas un vide. C'est une masse de plomb qui écrase les rideaux de lin, s'infiltré dans les rainures du parquet et s'enroule autour de ma gorge. Novembre a tué l'île. Dehors, le vent de terre arrache les derniers lambeaux d'été. Le sel s'incruste partout. Une croûte corrosive qui dévore le calcaire et les âmes.

Moreau est assis en face de moi. Il n'a pas enlevé son imperméable. Le tissu froissé dégage un sillage de marée basse et de tabac froid. Il a posé son dossier bleu sur la table basse, entre une édition originale de Char et un cendrier en cristal. Un bleu de morgue.

— Vous avez froid, Diane ?

Sa voix est un bruit de gravier sous une botte. Je ne réponds pas. Mes doigts s'enfoncent dans la chair de mes paumes. La douleur est mon ancre. Sans elle, je m'évapore. Je sens son regard sur mes phalanges blanchies. Il cherche la fissure dans le vernis.

— Le chauffage est au maximum, je murmure.

— L'humidité de l'île traverse les murs les plus épais.

Il ouvre le dossier. Le clac de l'élastique me fait sursauter. Une décharge électrique parcourt mon échine. Hyper-vigilance. L'héritage de Marc. Dix ans à guetter le bruit d'une clé, le froissement d'une veste, le ton exact d'un « bonsoir ». Marc n'est plus là, mais son dressage survit.

— Le légiste est formel, dit Moreau. La mort a été instantanée. Le premier coup a pulvérisé l'os frontal. Le bloc de granit... Marc n'a rien senti.

Mensonge. Je sais qu'il a senti. Il a dû voir l'ombre. Comprendre, dans cette fraction de seconde, que le prédateur devenait la proie. J'espère qu'il a compris.

— L'heure du décès ?

— Entre vingt-deux heures et vingt-deux heures trente. Mercredi soir. À cette heure-là, vous dormiez ?

Chaque question de Moreau est un scalpel qui cherche la tumeur dans mon récit.

— Oui. Trois comprimés. Marc n'aimait pas que je sois... agitée.

Son sillage boisé refuse de s'évaporer du salon. Je sens encore ses mains sur mes épaules. Sa voix à mon oreille : *« Tu n'es rien sans moi, Diane. Une ombre dans une maison vide. »*

— Donc, vous étiez dans cette chambre, à l'étage.

— Oui. Je ne me suis réveillée qu'à l'aube. J'ai vu son corps par la fenêtre. Près du muret.

Moreau sort une photo du dossier. Il ne la pose pas. Il la tient entre le pouce et l'index, comme un trophée.

— Le pont de l'Île de Ré est une merveille d'ingénierie. Trois kilomètres de béton au-dessus des vagues. L'unique artère. Mais elle est surveillée. Rien n'entre, rien ne sort sans laisser une empreinte de lumière.

Il me tend le cliché. Le papier est froid, lisse. Une image en noir et blanc, saturée de gris. On y voit l'arche du pont sous les projecteurs crus du péage. La mer, en dessous, est un gouffre noir. Et au centre, notre Range Rover.

— Vingt-deux heures quinze, annonce Moreau. Le véhicule franchit le péage vers le continent.

Mon cœur cogne contre mes côtes. Un oiseau piégé dans une cage d'os.

— Ce n'est pas possible. Marc était... déjà dans le jardin.

— Précisément. Alors qui conduisait, Diane ?

Je plonge mes yeux dans la photo. Juste une ombre derrière le pare-brise. Une silhouette frêle. Les épaules basses. Une position de défense. Ma position.

— La chimie... le sommeil... je ne sais pas.

— Le produit met vingt minutes à agir. On peut conduire, tuer, sans en garder le souvenir. Le corps devient un automate. Une machine à agir.

Ma respiration se saccade. Moreau se lève. Il ne me quitte pas du regard.

— La voiture est revenue quarante minutes plus tard. Elle est dans votre garage. J'ai vérifié le moteur ce matin. Il était encore tiède hier. On a aussi trouvé du sable aux Grenettes sur le tapis passager. Beaucoup de sable.

Il se dirige vers la porte, s'arrête, la main sur la poignée en cuivre.

— Reposez-vous. La vérité finit toujours par sédimenter. Elle a le goût du sel.

La porte se referme. Je reste seule dans le gris de novembre. Mes jambes sont du coton. Je descends vers le garage. L'air y est saturé d'effluves d'essence. La Range Rover est là. Un sarcophage de métal.

J'ouvre la portière. Je caresse le cuir du volant. Mon regard glisse vers le tapis passager. Le sable est là. Des grains blonds, fins. Et sous le bord du siège, un éclat. Je glisse ma main dans l'interstice. Mes doigts effleurent un objet cylindrique.

C'est un tube de rouge à lèvres. Un Chanel. Je l'ouvre. La teinte est un rouge profond. Sang de bœuf. Marc détestait ça. Il disait que ça faisait « femme de petite vertu ». Je ne porte que de l'invisible.

Je ne suis pas seule dans ce cauchemar.

Je remonte au salon. Le téléphone fixe sonne. Le cri strident déchire le silence minéral. Je ne décroche pas. Le répondeur s'enclenche. La voix de Marc. Grave. Sûre d'elle. *« Laissez un message. »*

Un silence de friture. Puis une voix de femme. Un murmure qui semble venir du fond de l'océan.

— Diane ? Je sais que tu m'entends. Le sable ne s'en va jamais vraiment. On se voit aux Grenettes. Ce soir. À marée basse.

Le bip final résonne comme une sentence. Je me fige. Le froid du carrelage remonte dans mes jambes. L'odeur du varech pourri remplace celle du vétiver.

Je cours vers le vestibule. J'attrape mon vieux ciré jaune, celui d'avant Marc. Il est rigide, délavé. Je plonge la main dans la poche.

Mes doigts rencontrent quelque chose de froid. Un trousseau de clés. Celles que Marc portait toujours à sa ceinture. Elles sont mouillées. Un petit morceau d'algue est coincé dans l'anneau.

Je regarde mes chaussures de marche près du radiateur. Elles sont couvertes d'une vase noire, celle des parcs à huîtres. Moreau ne les a pas encore vues. Pas encore.

Je réalise soudain pourquoi mon ciré est si lourd. Il est trempé. Pas par la pluie d'hier après-midi. Par l'eau de mer de cette nuit.

Une image me frappe. Un flash fragmenté. Moi, sur la jetée de la Pallice. Je ne jetais pas l'arme. Je récupérais quelque chose. Ou quelqu'un.

Je serre le tube de rouge à lèvres dans ma main gauche et les clés de Marc dans la droite. Le métal entre dans ma chair. La douleur est la seule vérité.

Le vent hurle contre les volets. On ne tue pas un homme comme Marc sans que l'île s'en souvienne. La femme au rouge à lèvres n'est pas une alliée. C'est la part de moi qui a survécu à dix ans de dressage. Et elle a encore faim.

Je regarde le pot de lys blancs. Ils commencent à brunir. J'y enterre les clés, profondément, sous les racines. Mais je garde le rouge à lèvres.

Demain, Moreau reviendra avec les empreintes. Mais ce soir, je vais retourner aux Grenettes. Non pas pour me rendre, mais pour finir le travail. Le sel ronge tout, surtout les secrets qu'on refuse de porter seule.

Je sors de la maison sans fermer à clé. À quoi bon ? Le mal est déjà à l'intérieur. Dehors, le goéland crie. Un rire de damné. Je monte dans la voiture. Le moteur gronde.

Direction le vide. Là où la marée n'efface rien, mais ramène tout au rivage.

Chapitre 7

La Fille de l'Ombre

Le GPS pointe vers la boue. Diane hésite, le pied suspendu au-dessus du frein. La soie grise frotte contre le cachemire, un uniforme de veuve de luxe qui n'a rien à faire ici. Sous les pneus du Range Rover, le givre craque comme du verre pilé. À sa droite, le dossier de Marc exhale encore son parfum de cuir fauve et de bureau londonien. L'odeur du prédateur.

Novembre l'étrangle. Le ciel est une plaque de zinc, lourde, posée sur les clochers. Diane quitte la route principale pour s'enfoncer vers la pointe, là où les pins se tordent sous les gifles de l'Atlantique. L'iode lui brûle les narines. Ici, l'île n'est plus une carte postale ; c'est un cimetière minéral.

Elle coupe le contact. Le silence tombe, brutal, seulement rompu par le ressac, ce grognement de bête blessée derrière la dune. Ses articulations sont des perles d'ivoire sous la peau fine lorsqu'elle s'extirpe de l'habitacle. Ses escarpins s'enfoncent dans l'humus, la pourriture noire de l'automne. La forêt de résiniers l'entoure de troncs balafrés, des entailles en V qui ne cicatrisent jamais. Comme les siennes.

La cabane est une carcasse de bois brûlé par le sel. La vitre unique est une pupille morte, opaque de crasse. Diane frappe. Le bois sonne creux.

— Léa ?

Un glissement. Un verrou qui grince. La porte s'entrouvre sur une odeur acide : sueur froide, tabac de quai et quelque chose de plus organique. L'odeur de la honte. Diane voit une pupille dilatée, une bête traquée au fond d'un terrier.

— Je suis Diane. La femme de Marc.

Léa recule. Diane entre dans une obscurité qui ressemble à un suaire. La lumière grise rampe sur le carrelage fendu, éclairant des bouteilles vides et un matelas taché. Léa est debout dans un coin, silhouette frêle perdue dans un pull bouloché. Ses bras sont marqués. Des brûlures précises. Chirurgicales. La signature de Marc.

— Il vous a fait ça, dit Diane. Ce n'est pas une question.

Léa tremble, un moteur défectueux sous la peau.

— Il est mort, lâche Diane.

— Je sais, murmure la fille.

Diane s'approche. La terreur de Léa est un parfum familier ; elle l'a porté pendant dix ans.

— J'étais sa secrétaire, commence Léa. Il disait que les filles comme moi étaient comme le sel. On peut les dissoudre. On peut les faire disparaître.

Sa voix est un papier de verre. Elle raconte la nuit du crime. Le muret glissant. Le couteau de cuisine serré dans sa main, là, derrière les lauriers-roses, attendant que Marc sorte fumer son cigare.

— Je me suis figée, souffle Léa. Quelqu'un était déjà là. Une ombre entre les pins. C'était rapide. Un mouvement de faux. J'ai entendu un bruit de fruit qu'on écrase. Sec. Mat. Puis le corps a basculé.

Le vent siffle entre les planches disjointes de la cabane.

— L'ombre portait un ciré jaune, continue Léa. Un truc de marin, épais. Elle s'est penchée. Elle a ramassé quelque chose au sol, puis elle est partie par le sentier des dunes. Tranquille. Comme si elle venait de finir une corvée.

Diane sent un coup de froid dans sa colonne vertébrale. Elle voit Léa pleurer sans bruit. Marc n'était pas un homme, c'était une maladie, et quelqu'un sur cette île avait décidé de l'opérer.

— Vous ne direz rien, décrète Diane.

Ce n'est pas une menace, c'est un pacte de sédiment. Elle sort de la cabane, le vent de novembre la percute comme une gifle nécessaire. Elle monte dans la voiture. Le luxe l'enveloppe de nouveau, mais il ne la réchauffe plus. Sur le chemin du retour, les maisons blanches l'observent. Le village sait. L'île a ses propres lois, plus vieilles que le code civil.

Elle s'arrête près d'un marais salant. L'eau est un miroir de plomb. Elle fouille sa mémoire. Le jardin. La police. Qu'est-ce que l'ombre a ramassé ? Son téléphone vibre. Numéro inconnu.

— Madame.

Une voix d'homme, usée par les embruns.

— Le sel ne pardonne pas. Ne cherchez pas plus loin que la dune.

L'appel coupe. Diane reste immobile. Elle n'est plus la proie. Elle est au centre d'une toile que Marc a tissée et qui vient de se refermer sur son cadavre. Elle appuie sur l'accélérateur, fendant la brume. Elle doit savoir qui portait ce ciré, non pour dénoncer, mais pour s'assurer que le silence est définitif.

Elle gare la voiture devant la villa. Elle entre. Sur la console en acajou, un petit tas de sel cristallin. Au milieu, une écaille de peinture jaune.

Elle regarde l'escalier. Dix-sept marches.

Elle monte la première. La deuxième. La troisième. Son pas est léger. Les premières marches défilent dans une hâte nerveuse. Sixième. Septième. Elle atteint le milieu du palier. Elle ralentit. L'odeur de cuir de Marc est évincée par une effluve de vase et de tabac froid.

Douzième marche. Treizième. Le bois craque sous son poids, un cri de douleur étouffé. Seizième.

Dix-septième marche.

Le palier est un gouffre. La porte de la chambre est entrouverte. Diane pose la main sur le bois froid. Elle pousse. Un gémissement de gonds.

Dans la pénombre, une silhouette est assise sur le lit de lin blanc. Elle porte un ciré jaune, la capuche rabattue. Un froissement de plastique synthétique déchire le silence.

— Elle n'est pas venue pour le tuer, Diane. Elle est venue pour voir s'il saignait.

C'est Marthe, la femme du gardien du phare. Celle qui nettoyait les colères de Marc depuis des années. Elle se lève. Le ciré crisse comme un naufrage.

— L'île n'aime pas le bruit, Diane, dit Marthe. Elle aime le silence des marais. Marc faisait trop de vagues. Le granit, lui, ça ne fait pas de vagues. Ça coule.

Marthe s'approche. Ses doigts rugueux comme du calcaire effleurent le visage de

Diane. Une menace glaciale, une promesse de minéralité.

— Vous avez voulu crier, Diane. Je l'ai entendu. Mais sur cette île, on enterre ses problèmes sous le sable.

Marthe se dirige vers la porte sans un bruit de plus. Elle disparaît dans le couloir comme une ombre marine.

Diane reste seule. Elle retire son collier de perles et le brise. La nacre roule sur le parquet, un bruit de grêle qui va se nicher dans les fentes du vieux bois. Elle s'allonge sur le lit, là où l'humidité du ciré a laissé une tache sombre.

Marc est mort. La pierre l'a écrasé. Elle ferme les yeux, écoutant la mer monter pour tout recouvrir. Elle est Diane. Elle est la veuve. Elle est la pierre. Et les pierres ne parlent jamais.

Chapitre 8

Sédimentation de la Peur

Le vent cogne contre les volets clos. Un hurlement sourd. La maison gémit. Le bois craque sous la pression de l'Atlantique. À l'extérieur, l'île de Ré s'efface. Le pont est fermé. Trop de rafales. Trop de sel. Nous sommes seules.

Dans la cuisine, l'ampoule oscille au bout de son fil. Une lumière jaune, nerveuse. Elle balaie le plan de travail en granit noir. Diane fixe ses mains. Elles tremblent. La peau est sèche, gercée par le froid de novembre. Sous ses ongles, une strie sombre. Elle n'ose pas gratter. Léa est assise en face d'elle. Droite. Son ciré jaune sent la marée basse, la vase qui remonte quand l'eau se retire. Ses yeux sont des fentes sombres. Elle ne dit rien. Elle attend.

Le silence est un poids de plomb.

Diane se lève. Ses chaussons de cachemire ne font aucun bruit. Ce luxe étouffant. L'argenterie rangée, l'odeur de vétiver et de cuir qui flotte encore près de la cheminée. Un fantôme en costume sur mesure. Elle s'approche de la fenêtre. Par une fente du volet, elle devine le jardin. Un champ de bataille de graviers blancs et de pins tordus. Là-bas, près du muret, le calcaire boit le rouge. Il le transforme en brun sale. En croûte.

— Il va falloir faire quelque chose, Diane.

La voix de Léa est rauque. Un bruit de galets qui s'entrechoquent.

— La police ne passera pas le pont avant demain, continue Léa. La tempête les

bloque.

Diane cherche un appui. Ses doigts rencontrent une boîte en velours sur le dressoir, oubliée là. Elle l'ouvre. Un bouton de manchette en or, un « M » gravé, et une photo Polaroid. Une femme jeune, un collier de perles au cou. Au dos, une écriture fine : *« Novembre 2013. »* Diane arrache le collier qu'elle porte à son propre cou. Les perles roulent au sol comme de la grêle. Marc n'était pas un mari. C'était un collectionneur de ruines.

Soudain, un fracas. Du verre qui explose dans le salon.

Le vent s'engouffre, sauvage. Des pas lourds écrasent les débris. Diane sent son cœur cogner contre ses côtes. Un oiseau piégé dans une cage d'os. Ce ne sont pas les gendarmes. Ce sont les ombres de Marc. Des créanciers ou des complices venus piller le cadavre.

— On prend le coffre et on se tire, grogne une voix.

Diane saisit le couteau de cuisine. L'acier est froid. Elle n'est pas une guerrière. Elle est une proie acculée. Elle se glisse derrière le vaisselier. L'odeur de vase et de sueur approche. Un premier homme entre dans la cuisine. Il balaie la pièce avec une lampe torche. Le faisceau s'arrête sur le sang au sol. Il hésite.

Diane ne réfléchit pas. Elle s'élanche avec une fureur désordonnée. Elle ne frappe pas avec précision, elle frappe avec tout son poids, les yeux brouillés de larmes. Le couteau s'enfonce dans l'épaule, glisse, déchire le cuir. L'homme hurle, trébuche contre l'îlot central. Il tombe lourdement, sa tête heurtant le granit. Le deuxième homme surgit, mais le sol est jonché de perles et de débris de verre. Il glisse, ses bottes de caoutchouc dérapant sur le mélange visqueux. Diane s'abat sur lui, frappant au hasard, une violence sale, organique. Ses mains sont poisseuses. Elle cogne jusqu'à ce que le mouvement cesse.

Elle recule, haletante. Le silence revient, haché par les rafales.

— Aidez-moi, murmure Diane vers l'ombre de Léa.

Elles traînent les corps. La pluie horizontale lave leurs visages. Le coefficient est de 110. La mer est une bête affamée qui saute par-dessus la digue. Elles atteignent le muret de pierres sèches. Marc est déjà là, une masse sombre recouverte d'écume. À trois, elles font basculer les restes du monde de Marc dans le bouillonnement noir. Un craquement d'os contre le calcaire, puis plus rien. L'océan digère tout.

À l'aube, l'odeur de chlore sature la maison.

On frappe à la porte. Diane lisse ses cheveux, ajuste son cardigan. Elle reçoit les deux gendarmes sur le perron, bloquant l'accès au salon. L'air est glacial.

— Madame Diane ? Gendarmerie de Saint-Martin.

— Entrez dans le hall, je vous en prie. Il fait si froid.

Le plus vieux regarde ses mains rouges, irritées. Il renifle l'air.

— Ça sent fort le nettoyage, madame.

— La vitre a volé en éclats avec la tempête, répond Diane d'une voix blanche. La boue et la vase ont tout envahi. J'ai dû javelliser pour sauver le parquet.

Le gendarme hoche la tête. Il voit une veuve digne, épuisée par une nuit de lutte contre les éléments.

— Votre mari ?

— Il est sorti vérifier les amarres hier soir. Il n'est jamais revenu.

— On lancera les recherches, mais avec ce ressac...

Ils repartent. Le moteur de la camionnette s'efface dans le lointain. Diane referme la porte. Elle s'adosse au bois. Léa est toujours là, une ombre protectrice ou une geôlière silencieuse. Elles ne se disent rien. Le pacte est scellé dans le sel.

Diane retourne à la cuisine. Elle sort du beurre demi-sel et une miche de pain. Elle mange. Chaque bouchée est une victoire viscérale. Le goût du gras et du sel la ramène au monde.

Dehors, le phare des Baleines s'éteint. Le jour est gris, minéral. Diane regarde ses mains. Elles ne tremblent plus. La pierre a fini de tomber. Le sel fait son œuvre.

Chapitre 9

Le Témoin Muet

Le hangar à bateaux de Jonas crache une odeur de marée morte. Un mélange de gasoil rance, de filets qui pourrissent et de sel fossilisé. La lumière de novembre filtre par les fentes du bois gris, découpant l'espace en lames de rasoir.

Au centre, Jonas oscille. Un mouvement pendulaire, presque imperceptible. Le grincement de la corde contre la poutre maîtresse scande le silence. *Crac. Chuintement. Crac.* C'est le seul battement de cœur qui reste ici. Diane se tient sur le seuil, ses bottines de cuir fin s'enfonçant dans la poussière de bois. Ses poumons ne sont plus que deux blocs de glace.

L'inspecteur Moreau est déjà là, silhouette massive dans un trench-coat froissé. Il ne regarde pas Diane. Ses yeux sont fixés sur les bottes en caoutchouc jaune de Jonas qui flottent à trente centimètres du sol. Des bottes usées. Percées. À l'image de l'homme.

— Il a laissé un mot, murmure Moreau.

Il désigne un carnet à spirales sur un établi jonché d'outils oxydés. Une feuille arrachée. L'écriture est maladroite, luttant contre un vent invisible. *C'est moi. Marc ne méritait pas de vivre. Je n'en pouvais plus. Pardon.*

Diane s'approche, les jambes fragiles comme des tiges de verre. Marc. Le nom sur le papier brûle ses rétines. Marc, dont le parfum de vétiver et de cuir semble flotter ici, incongru au milieu de la graisse de moteur.

— Voilà, soupire Moreau. Le point final. Jonas ne supportait plus le poids. C'est

souvent comme ça, ici. Le sel finit par tout ronger. Même les consciences.

Le policier semble soulagé. Le dossier va glisser dans un tiroir métallique. L'équilibre bourgeois est rétabli. Mais Diane ne lâche pas le corps du regard. Ses yeux dérivent du mot vers les mains de Jonas. Elles pendent, ballantes. Des mains de travailleur, crevassées, mutilées. L'index droit coupé à la première phalange. Le majeur de la main gauche totalement absent. Un vieil accident de treuil.

Elle lève les yeux vers le nœud, juste au-dessus de la nuque brisée. Un chef-d'œuvre de symétrie. Une boucle parfaite. Un nœud de chaise exécuté avec une précision chirurgicale. La corde de chanvre est serrée de manière égale, chaque spire chevauchant l'autre sans un millimètre de jeu.

Elle revoit Jonas, trois jours plus tôt, tremblant pour ouvrir une simple boîte de conserve. Ses mains n'étaient plus des outils, c'étaient des ruines. Le nœud, lui, est impeccable. Trop propre.

— Tout va bien, Madame ? demande Moreau. Vous êtes blanche.

Il s'approche, pose une main lourde sur son épaule. Diane sursaute. Le contact est une agression.

— Jonas était amputé, murmure-t-elle. Regardez ses mains. Il ne pouvait pas faire ce nœud.

Le policier lâche un soupir d'agacement. Il veut son café, sa fin de journée.

— Madame, l'adrénaline, le désespoir... On fait des miracles quand on veut en finir.

— Non, insiste Diane. C'est un nœud de chaise. Il faut croiser, passer dessous, ressortir. C'est une exécution technique. Quelqu'un a pris son temps.

Moreau sort une lampe torche. Le faisceau blanc balaie la fibre de chanvre. Pas un poil ne dépasse.

— Mon mari disait que l'imperfection est un manque de respect, continue Diane, sa voix gagnant en assurance. Il m'a appris à les faire. De force. Ce nœud est un message.

Elle remarque alors une trace sur la semelle de la botte jaune. Une traînée de calcaire blanc. Frais. Poreux. Le même calcaire que celui des murs de sa propriété. Le même calcaire qui a broyé le crâne de Marc.

Elle veut appeler Moreau, lui montrer la poussière, mais sa gorge se noue. Une silhouette apparaît dans l'encadrement de la porte. Frêle, enveloppée dans un ciré noir, le visage noyé sous une capuche. L'individu s'arrête net. Dans sa main, un sac de toile lourd laisse échapper une fine traînée de poudre blanche sur le seuil.

Moreau se retourne brusquement.

— Qui êtes-vous ?

La silhouette recule d'un mouvement fluide et s'élanche dans la brume de novembre qui noie les marais. Moreau hurle, se lance à sa suite, ses chaussures de ville glissant sur le limon.

Diane reste seule. Elle regarde le nœud. Elle regarde la poussière blanche. Elle sait que si Moreau rattrape cette personne, le château de cartes s'effondre. Mais elle sait aussi que si Jonas n'a pas fait le nœud, la lettre est un faux. Le tueur de Marc court toujours.

Elle s'approche de l'établi. Dans un geste rapide, précis, elle froisse le papier de la lettre de suicide, frottant le graphite contre le métal rouillé jusqu'à ce que l'aveu

devienne une rature illisible. Elle ne sauve pas le tueur. Elle se sauve elle-même.

Elle quitte le hangar sans un regard pour Jonas. Le froid de l'île l'accueille. Elle regagne sa maison, cette boîte de luxe aux volets clos. Elle entre, verrouille la porte, retire son manteau. L'odeur de Marc est encore là, un prédateur invisible.

Elle se dirige vers la cuisine, sort de sa poche un morceau de calcaire ramassé sur le seuil du hangar. Un caillou gris, poreux. Elle le glisse dans sa chaussure, contre son talon, et l'écrase de tout son poids. La douleur est nette. Une décharge électrique qui remonte jusqu'à sa nuque. Un point d'ancrage.

Le téléphone sonne. Diane attend. Elle laisse le répondeur s'enclencher. C'est Moreau. Sa voix est éteinte.

— Diane ? On l'a perdu dans les marais. On a trouvé le sac. C'était de la chaux. On ferme le dossier, Jonas est notre homme. Reposez-vous.

Elle raccroche. Elle ne boitera pas. Elle marchera sur cette pierre jusqu'à ce que la chair s'adapte à la roche.

Elle se dirige vers le port une dernière fois. Un pêcheur est assis sur un casier, réparant un filet. Ses doigts bougent avec une agilité de prestidigitateur.

— Un nœud qui tient, c'est un nœud qui ne veut pas être défait, lance l'homme sans lever les yeux. Jonas le savait. On n'aime pas le lierre, ici. Ça étouffe la pierre. On l'arrache, c'est tout.

Diane comprend. Le village n'est pas un spectateur. Le village est un complice. Ils ont éliminé Marc comme on arrache une mauvaise herbe, et Jonas a offert son cou pour sceller le secret.

Elle rentre chez elle. Elle s'installe dans le fauteuil de Marc. Le cuir est froid. Elle ferme les yeux. Le cri de joie est enfin là. Il n'est plus refoulé. Il est froid, minéral, définitif. Il ressemble à la vengeance.

Elle est la seule à savoir. La seule à porter le poids du calcaire. Elle est désormais le nœud professionnel. Celui que rien, ni personne, ne pourra jamais défaire.

Chapitre 10

L'Infiltration

Le vent de novembre n'était plus un souffle, c'était une lame. Diane marchait, le menton enfoncé dans son col. La morsure de l'air lui rongait les sinus. Sous ses paupières, le sel. Dans les pores de son visage, le sel. L'Île de Ré s'étirait comme un squelette minéral, un labyrinthe de murs secs et de volets éteints. Jonas était tombé. Elle le sentait à l'irrégularité de son propre pouls. Un sacrifice de plus sur l'autel de Marc.

Ses bottines claquaient sur le pavé froid. Le son était trop nu. Chaque pas résonnait contre les façades borgnes. Elle s'arrêta. Le silence de l'île était une bête qui attendait. L'iode agressif lui brûla les narines, une odeur de varech pourrissant, de choses mortes que l'océan refusait de garder.

Elle tourna à l'angle de la venelle. La villa. Une carcasse de calcaire blanc derrière des grilles noires. La demeure se murait dans un silence de chambre froide. La pierre poreuse avait bu le rouge du jardin jusqu'à ce qu'il ne reste qu'une ombre brune sous la lumière rasante. Ses doigts pianotaient contre sa cuisse, un rythme qu'elle ne contrôlait plus. Elle sortit ses clés. Le métal était glacé. Le déclic de la serrure fut un coup de feu.

L'obscurité du hall l'enveloppa comme un linceul de soie. L'odeur la frappa de plein fouet. Le cuir. Le vétiver. Marc. Ce parfum de prédateur imprégnait les rideaux, se nichait dans les fibres des tapis. Marc était mort, mais il occupait encore tout l'espace. Sa violence chirurgicale flottait dans l'air, invisible et suffocante. Elle ne retira pas son manteau. Un froid intérieur la paralysait.

Elle glissa vers le bureau. Une habitude de dix ans : ne jamais se faire remarquer, éviter l'orage. Elle pressa le montant de la bibliothèque. Le mécanisme joua. Le compartiment était ouvert.

Le vide la gifla. Les dossiers noirs, les preuves, les vies brisées entre deux coupes de champagne : tout avait disparu. La cache était une bouche béante. La poussière n'avait même pas eu le temps de retomber. Une sueur froide lui coula entre les omoplates. Quelqu'un avait été plus rapide.

C'est alors qu'elle le sentit. Ce n'était plus le vétiver. C'était une fumée âcre, chimique, qui piquait la gorge. Elle venait du grand salon.

Diane se figea. Sa vigilance animale se réveilla. Elle entendit le crépitement, un grésillement domestique qui n'avait rien à faire ici. Elle poussa la porte. Un millimètre à la fois. Le salon était baigné dans une clarté d'enfer. La cheminée crachait des flammes hautes. Devant l'âtre, une silhouette massive. Un dos large sous une veste de laine sombre. L'homme ne se retourna pas. Il tisonnait les braises avec une précision méthodique.

— Vous rentrez tôt, Diane.

La voix était calme. Professionnelle. Moreau. Le flic qui avait promis de trouver le meurtrier de Marc. Il se tourna enfin. Dans sa main gauche, il tenait l'un des dossiers noirs. Il le jeta dans le feu. Les pages se tordirent. L'encre bouillit. Les péchés de la haute société se transformaient en cendres grises.

— Le capitaine Jonas ne viendra pas, reprit Moreau. Un accident de parcours près des falaises. La route est traître en novembre.

L'arrière-goût du café du matin tourna au cuivre dans sa bouche. Le Cercle. Marc n'en prononçait le nom qu'avec un rictus de propriétaire. Juges, flics, notables. Une

fraternité de charognards jurant de garder le calcaire de l'île aussi blanc que leurs consciences.

Moreau s'approcha. Ses bottes grinçaient sur le parquet. Ses yeux étaient deux billes de verre.

— Marc était un ami précieux. Un peu trop audacieux sur la fin. Le papier est dangereux, Diane. Ça prend feu si facilement.

Il tendit une main calleuse vers son visage. Une menace déguisée en caresse. Elle ne recula pas. Elle était de pierre.

— On va dire que vous étiez sous le choc. Que vous n'avez rien vu. Le dossier sera classé. Un rôdeur. L'île retrouvera sa paix. Et vous, votre liberté.

Il jeta le dernier classeur dans le brasier.

— Vous ne voulez pas retourner en cage, n'est-ce pas ?

Le mot résonna. Elle revit Marc. Ses mains propres. Ses insultes chuchotées. Moreau ne jubilait pas, il archivait la vérité dans les flammes.

— Pourquoi Jonas ? parvint-elle à articuler.

Moreau eut un petit rire sec.

— Jonas croyait à la justice. Un concept de touriste. Ici, la justice, c'est le silence. C'est la pierre qui recouvre le trou. Marc vous a bien dressée, Diane. Ne gâchez pas tout. Soyez la veuve éplorée. C'est le rôle de votre vie.

Il passa à côté d'elle sans un regard. La porte claqua.

Silence.

Diane resta seule. L'odeur du brûlé remplaçait celle du vétiver. Un nettoyage de bourgeois. Elle s'approcha de la cheminée et remua les cendres avec le tisonnier. Des fragments noirs s'envolèrent. Elle vit un coin de photo, un visage connu, un notable. Sa vérité devenait de la suie.

Elle se dirigea vers la cuisine. Les carreaux étaient froids sous ses semelles. Elle ouvrit le robinet et frotta ses mains jusqu'au sang. Le sel. Le sang. La cendre. Elle leva les yeux vers la fenêtre. L'obscurité était totale.

Elle monta vers sa chambre. Chaque marche était une sentence. Elle s'arrêta devant la porte de Marc. Le lit était fait. Carré. Militaire. Elle entra et ouvrit le tiroir de la table de nuit. Sous les carnets de chèques, elle saisit le rasoir à l'ancienne. Lame d'acier pur. Manche en corne. Marc aimait le contact du métal froid. Diane sentit le poids de l'objet. L'équilibre était parfait.

Elle retourna dans sa chambre et s'allongea, son manteau encore sur les épaules. Elle ferma les yeux. Demain, Moreau reviendrait. Mais ce soir, elle écoutait la marée monter pour recouvrir les secrets.

Elle n'était plus une proie. Elle n'était pas encore une prédatrice. Elle était le sel de cette terre. Amère. Corrosive. Prête à ronger ce monde de pierre blanche. L'acier du rasoir était une promesse froide contre sa cuisse. Le silence de l'Île de Ré n'était plus un linceul. C'était un territoire de chasse.

Chapitre 11

La Battue

L'air de la cuisine se fige. Un bloc de marbre entre Moreau et elle. Le capitaine ne remue plus son café. La petite cuillère repose sur la soucoupe. Un tintement sec. Un couperet.

Moreau la fixe. Ses yeux sont des fentes grises, froides comme la mer en novembre. Il a cessé de jouer la comédie de la bienveillance. La rondeur de son visage s'est effacée au profit d'une mâchoire de granit.

— Vous saviez pour le bail du port, Diane.

Ce n'est pas une question. C'est un constat. Un piège qui se referme.

Diane sent l'acide monter dans sa gorge. Ses doigts serrent le rebord de la table en chêne massif. Le bois est froid. Ciré. Impitoyable. Elle voit son propre reflet déformé dans la théière en argent. Une femme aux traits tirés. Une proie.

— Marc gérait ses affaires seul, murmure-t-elle.

Sa voix est un fil de soie prêt à rompre. Moreau sourit. Un étirement de lèvres sans chaleur. Il se lève. Sa chaise racle le parquet avec un cri de métal. Le son lui lacère les tympanes. Il fait un pas vers elle. Il sent le tabac froid et la pluie. L'odeur du flic. L'odeur de la fin.

— Marc ne gérait pas des affaires, Diane. Il gérait des vies. Et vous...

Il s'approche encore. Elle perçoit la chaleur de son souffle.

— Vous, il vous tenait par le cou. Mais le nœud a glissé, n'est-ce pas ?

Le cœur de Diane cogne contre ses côtes. Un oiseau piégé dans une cage d'os. Elle recule. Son dos heurte le buffet. L'argenterie tremble à l'intérieur. Un murmure de métal précieux.

— Je ne vois pas de quoi vous parlez.

— La pierre de lestage, reprend Moreau. Celle qui a écrasé le crâne de votre mari. Elle vient du hangar des Loiseau. Les Loiseau que Marc a expulsés le mois dernier. Vous étiez là quand la vieille a hurlé sur le perron.

Les souvenirs remontent. Le goémon. Le vent de mer. Les cris de la vieille femme en noir. Marc, impeccable dans son costume en lin, ajustant ses boutons de manchette. Son mépris. Son silence. Un silence de mort.

Moreau tend la main. Un geste lent. Prédateur. Il veut toucher son épaule. La griffe de la loi.

L'instinct de survie prend le dessus. Une décharge électrique. Elle pivote. Ses pieds glissent sur le parquet ciré. Elle évite la main de Moreau.

Elle court.

Le couloir est un tunnel blanc. Les cadres de photos — Marc à la voile, Marc recevant sa légion d'honneur — défilent comme des fantômes. Le parquet gémit sous ses pas légers. Elle atteint la porte d'entrée. Le loquet est glacé. Elle tire. L'air de novembre s'engouffre dans la maison. Une claque de givre et d'iode.

— Diane ! Revenez !

La voix de Moreau tonne. C'est le hurlement de la meute.

Elle franchit le seuil. Ses mocassins frappent le gravier de l'allée. Un bruit de mastication. Le jardin est un cimetière de roses mortes. Le calcaire des murs est poreux, il semble boire la lumière grise du jour. Elle ne regarde pas derrière elle. Elle entend le poids des bottes. Le souffle court du chasseur.

Elle s'élanche dans la rue étroite. Saint-Martin est un désert de pierres sèches. Les façades blanches l'oppressent. Elle tourne à l'angle d'une venelle. L'odeur de la marée basse est une agression. La vase pourrie. Le varech en décomposition. Ses poumons brûlent. Chaque inspiration est une lame de rasoir. Elle bifurque vers les vignes.

La sortie du village. Le goudron laisse place à la terre battue. Les vignes s'étendent devant elle, squelettiques. Des rangées de ceps noirs, tordus comme des doigts de sorcières émergeant du sable. La végétation est une armure de brindilles cassantes. Ses pieds s'enfoncent dans le sol meuble. Le vent siffle entre les fils de fer. Un chant de rouille.

Elle s'arrête un instant, cachée derrière un muret. Son cœur fait un bruit de tambour. Elle scrute l'horizon. Au loin, la silhouette massive de la citadelle se découpe sur le ciel de plomb. Une ombre bouge. Moreau. Il n'est pas seul. Deux autres formes. Des uniformes. Ils déploient la battue.

Diane se plaque contre la pierre. La rugosité du calcaire lui écorche la joue. Elle ferme les yeux. Soudain, l'odeur : cuir et vétiver. Son sang se glace. Marc ? Non. Marc a le visage pulvérisé. Elle regarde autour d'elle. Une silhouette est accroupie à vingt mètres. Une femme. Un fichu noir. Des mains noueuses qui serrent un sécateur rouillé. Une femme du village. Elle fixe Diane. Ses yeux sont des puits de rancœur ancienne. Elle ne crie pas. Elle observe.

Diane comprend. Marc possédait tout : les maisons, les bateaux, les secrets. L'île entière était sa propriété. La femme au fichu lève un doigt vers le chemin. Elle désigne une direction. Vers les marais salants. Vers les trous d'eau où la vase avale ce qu'on y jette.

— Il ne viendra plus, murmure la vieille.

Sa voix est un froissement de feuilles sèches. Le premier coup de sifflet retentit. Moreau. Il se rapproche. Diane se relève. Ses jambes sont du plomb liquide. Elle s'élance à travers les ceps. Les sarments accrochent son pull en cachemire, arrachent des fils blancs. Le luxe se déchire.

Elle court vers l'odeur de la vase. Elle arrive au bord d'un chenal. L'eau est noire. Elle reflète le ciel de suie. Les hautes herbes lui fouettent les chevilles. Elle s'accroupit. Au loin, les gyrophares déchirent la grisaille. Le bleu électrique sur la pierre blanche. Une profanation.

Moreau est là, sur la digue. Sa silhouette est immense. Il ne cherche pas un tueur. Il cherche à restaurer l'ordre que Marc avait établi. Marc était le garant de leur silence.

Diane regarde ses mains. Elles sont blanches. Sales. De la terre sous les ongles. Une griffure sur la paume. Elle se souvient de la sensation de la pierre. Sa lourdeur. Sa rugosité. Elle se souvient du bruit. Un craquement sec. Comme une noix qu'on écrase. Et puis ce cri de joie qu'elle a refoulé pendant dix ans. Il est là, dans sa poitrine. Un monstre qui veut sortir. Elle n'a pas peur de la prison. Elle a peur de ce cri.

Moreau se rapproche. Il marche lentement.

— Diane ! Ne rendez pas ça plus difficile !

Elle se glisse dans une crevasse entre deux murs. L'espace est étroit. La pierre est contre son ventre. Elle retient sa respiration. Un bruit de pas, juste au-dessus. Le gravier qui roule. Elle voit le bord d'une semelle. Moreau est à trente centimètres. Elle sent son ombre. Il s'arrête. Le silence revient, plus lourd qu'avant. Un silence de mortier.

Diane ferme les yeux. Elle voit le visage de Marc. Ses yeux bleus, clairs, vides.

"Tu n'es rien, Diane. Juste un accessoire."

Elle serre les poings. Ses ongles s'enfoncent dans sa chair. La douleur est la preuve qu'elle existe encore. Moreau soupire. Il s'éloigne. Le bruit de ses pas décroît. Diane attend que le sang cesse de battre dans ses tempes. Elle comprend maintenant. Le village ne parlera pas. Ils attendent de voir qui sera le nouveau maître.

Elle rampe hors de sa cachette. Ses vêtements sont ruinés. Le cachemire est taché de boue noire. Ses cheveux sont collés par le sel. Elle se redresse. Elle aperçoit une silhouette au bout du chemin. Un pêcheur en ciré jaune. Il s'arrête. Il la regarde. Il ne dit rien. Il incline légèrement la tête. Un signe de reconnaissance.

Diane sent un frisson parcourir son échine. L'île ne la chasse pas. Elle l'observe. Elle se remet à marcher. Elle se dirige vers le cœur des marais, là où les chemins s'effacent sous la marée montante. Elle sent le cri de joie monter. Elle l'avale. Pas encore.

Elle s'enfonce dans le brouillard qui monte de l'eau. Une nappe cotonneuse qui efface les contours. Elle disparaît. Derrière elle, sur la pierre de lestage oubliée dans le jardin, le sang a déjà séché. Il est devenu noir. Une tache indélébile sur le calcaire blanc.

Elle atteint le petit muret de pierres sèches, à la limite de la falaise. Elle s'agenouille. Ses doigts creusent la terre gelée. Elle gratte le sol, arrache des racines. Ses ongles se

cassent. Elle dégage un coffret en métal rouillé. Elle l'ouvre.

À l'intérieur, des carnets. Des photos. Des preuves. Le venin de Marc, classé par noms. Elle parcourt les pages. Des dettes. Des adultères. Des baux frauduleux. Elle voit le nom de Leroux. Celui de Moreau. Elle voit son propre nom. Une comptabilité de ses larmes.

Moreau émerge de la brume. Il n'est plus le capitaine. Il est un homme aux abois. Il regarde le coffret avec une convoitise féroce.

— Donnez-moi ça, Diane. On peut encore arranger les choses.

Diane se lève. Le vent fait claquer son pull en lambeaux. Elle regarde Moreau, puis le vide derrière elle. L'écume bouillonne sur les rochers noirs. Elle ne dit rien. Elle n'a plus besoin de mots.

D'un geste sec, elle lâche le coffret dans l'abîme.

Le bruit du métal contre la roche est immédiatement dévoré par le ressac. Moreau pousse un cri sourd, un râle de défaite. Il se précipite vers le bord, mais l'eau noire a déjà tout englouti. Le sel dissoudra l'encre. La mer lavera les secrets.

Diane s'approche de lui. Elle est si près qu'elle sent le froid de sa peau. Elle le fixe avec une intensité minérale. Elle n'a plus besoin des carnets. Moreau le lit dans ses yeux. Il voit la certitude. Il voit qu'elle a tout mémorisé. Chaque nom. Chaque chiffre. Chaque trahison.

Elle le dépasse sans un regard. Elle marche vers les lumières du village. Elle est la vérité enterrée sous la vase. Elle est le sel qui préserve.

Elle est l'île.

Chapitre 12

La Morsure de l'Iode

Le vent gifle. Une main de fer sur une joue de papier. Sous son cachemire gris, Diane frissonne, l'armure est dérisoire contre l'hiver rétais. Le sel brûle les paupières. L'iode n'est plus un parfum, c'est un acide qui ronge le vernis de sa vie d'avant. Devant elle, l'Atlantique ne gronde pas. Il respire. Une bête immense, écumante, qui galope sur le sable noir.

Moreau se tient là. Immobile. Un vieux chêne planté dans la vase. Son ciré jaune est une tache de sang frais dans la grisaille. Il ne regarde pas Diane. Il regarde l'horizon, là où le ciel et l'eau se fondent dans une même menace de plomb.

— Regardez l'eau, Diane, dit-il. Sa voix est un craquement de galets. Elle n'a pas de morale. Elle a juste faim.

Diane sent ses pieds s'enfoncer. La vase aspire ses bottines en cuir souple. Le luxe de Marc s'embourbe. Elle revoit son propre visage déformé par le reflet de l'argenterie des galas parisiens. Derrière elle, la main de l'avocat, toujours là, une pince de homard sur sa nuque.

— Vous étiez là, murmure-t-elle.

Moreau tourne la tête. Ses yeux sont des fentes de silex. Pas de pitié. Pas de haine. Juste une certitude minérale.

— Nous étions là.

Le pluriel tombe comme un couperet. Diane sent un vertige. Son cœur cogne contre ses côtes, un oiseau piégé dans une cage d'os. Elle revoit le corps de Marc dans le jardin. Le calcaire blanc. Le sang noir, épais comme de la mélasse, s'écoulant dans les interstices de la pierre. Elle avait cru à une vengeance solitaire. Léa ? Jonas ?

— Jonas a apporté le lest, reprend Moreau. Léa a ouvert le portail. Les autres... les autres ont regardé. On ne frappe pas un homme comme Marc avec une seule main, Diane. On l'écrase sous le poids de tout ce qu'il a brisé.

L'odeur de la marée basse remonte, agressive. Algues en décomposition. Gazole. C'est l'odeur de la vérité. Marc n'est pas mort d'un coup de folie. Il a été exécuté par un village lassé de son ombre. L'avocat brillant. Le prédateur chirurgical qui ne laissait jamais de bleus visibles, seulement des âmes en lambeaux et des factures de médecins pour des « chutes » récurrentes.

— Pourquoi me dire ça ?

— Parce que la marée monte. Et que vous devez choisir. Soit vous restez sur la plage et l'eau vous emporte avec lui. Soit vous remontez la digue. Avec nous.

Il tend une main calleuse, couverte de cicatrices de filets de pêche. Une main qui a tenu le granit.

— Rejoignez le silence, Diane. C'est la seule justice que vous aurez jamais. La loi des hommes ne l'aurait jamais touché. Trop habile. Trop riche. Trop propre. Nous, on s'en fiche de la propreté. On veut juste que le sel cesse de brûler.

Diane regarde la main. L'eau est maintenant sur ses chevilles. Le froid est une morsure électrique. Elle veut des mains de calcaire. Elle tend le bras. Ses doigts se referment sur la paume rugueuse de Moreau. La poigne est brutale. Elle est hissée hors de la vase avec une force de treuil.

Elle remonte la digue. Chaque pas est une douleur. Elle n'est plus l'épouse de l'avocat influent. Elle est une naufragée recueillie par les siens. Au sommet, la villa blanche l'attend. Un mausolée de chaux.

Elle entre. Le silence est immédiat. Épais. Elle va dans le salon, craque une allumette. Le bois prend. Elle jette les dossiers de Marc dans les flammes. Le papier se tord comme un corps sous la brûlure.

Soudain, la sonnerie. Trois coups. Secs. Administratifs.

L'inspecteur Gibert est là. Il entre sans attendre, son imperméable dégoulinant sur le parquet. Il ne regarde pas Diane. Il se dirige vers le radiateur et pose sa main sur la fonte. Il fronce les sourcils. C'est brûlant.

— Vous aviez très froid, Madame, dit-il d'une voix neutre. Ou alors vous revenez de loin.

Il se tourne vers la cheminée. Les dossiers finissent de se consumer. Il remarque l'absence d'une photo précise sur le buffet, celle du dernier gala de charité où Diane portait un foulard pour masquer son cou. Il ne dit rien. Il renifle l'air.

— Ça sent le brûlé. Et le sel.

— La mer est magnifique en novembre, inspecteur, répond Diane. Elle nettoie tout. Vous ne trouvez pas ?

Gibert s'approche. Il fixe les mains de Diane, rouges, écorchées par le sel.

— On a retrouvé quelque chose sur le bloc de lest, dit-il. Quelque chose qui ne vient pas de la mer. Mais le village est muet. On dirait que les murs ont une mémoire, mais

pas de langue.

Diane sourit pour la première fois. Une grimace sauvage. Elle lui tend une tasse de thé. La porcelaine est fine, presque transparente.

— Le silence n'est pas une absence de mots, inspecteur. C'est une forteresse.

Gibert prend la tasse. Il sait qu'il a perdu. Sur cette île, en novembre, le sel ronge tout. Les preuves. Les certitudes. Les hommes qui se croyaient invincibles.

Il finit par partir. La porte claque. Le verrou se tire. Un son définitif.

Diane retourne s'asseoir près du feu. Elle prend le dernier dossier, celui de son contrat de mariage. Elle le déchire lentement. Chaque fibre qui cède est une libération. Elle regarde ses mains. Elles tremblent, mais elles sont chaudes.

Elle n'est plus la proie. Elle est l'île. Elle est la pierre. Elle est le sel.
Le silence commence maintenant.

Chapitre 13

Le Cri Refoulé

Le garde-corps en fer forgé meurtrit ses paumes. Le métal est une morsure. Un froid sec, linéaire, qui remonte le long de ses avant-bras. Novembre sur l'île n'est pas une saison, c'est une sentence. Le vent de noroît siffle entre les pierres poreuses. Un râle de vieux mourant.

Diane ne respire plus. Elle est une statue de sel. Derrière elle, la chambre empeste encore le luxe stérile. Le cuir des fauteuils. L'odeur d'amidon et de savon cher de Marc. Ce parfum de prédateur qui sature les tissus et étouffe les souvenirs.

En bas, le jardin n'est qu'un damier d'argent et de charbon. La lune découpe les formes avec une précision chirurgicale. Les buis taillés ressemblent à des bêtes tapies. Et au centre, il y a Marc.

Il est debout sur l'allée de sédiments blancs. Il attend. Sa silhouette est impeccable. Même dans l'obscurité, on devine la rectitude de l'échine. Il ne regarde jamais le ciel. Marc regarde toujours le sol, là où il pose ses pieds, là où il écrase ce qui dérange sa marche. Le bout incandescent de sa cigarette est un œil rouge qui bat au rythme de sa respiration. Régulière. Calme. La peur est un sentiment de roturier, disait-il.

Un craquement déchire le silence.

À droite, près du vieux puits bouché. Un frottement de tissu contre la craie. Marc tourne la tête. Un mouvement lent. Arrogant. Il n'a pas jeté sa cigarette. Il croit encore qu'il domine la scène. Il croit que ses mots d'avocat peuvent tout briser.

Des ombres émergent des thuyas. Elles marchent d'un pas lourd, celui des hommes qui reviennent de la marée. Des bottes en caoutchouc sur les graviers. Un broyage lent. Diane se plaque contre le mur. Le crépi l'écorce. Elle veut voir.

Marc retire la cigarette de sa bouche. Sa voix est un scalpel.

— Qui est là ?

Personne ne répond.

Les ombres forment un cercle. Cinq silhouettes massives. L'odeur monte jusqu'au balcon. Ce n'est plus le savon cher. C'est le gasoil. L'algue en décomposition. La vase noire des marais. C'est la terre qui reprend ses droits sur le parquet ciré.

Marc fait un pas en arrière. Sa première concession. Diane le perçoit au tremblement imperceptible de son épaule. Les cinq ombres se resserrent. Marc est un insecte épinglé. Au centre du groupe, une silhouette plus frêle s'avance dans la lumière. Le visage est mangé par une capuche, mais Diane reconnaît l'inclinaison de la tête. C'est la femme du maire. Celle dont le fils a disparu deux ans plus tôt, après un procès où Marc avait fait des miracles de cynisme pour innocenter un promoteur.

Elle ne parle pas. Elle a choisi une autre arme.

Diane sent une chaleur étrange l'envahir. Elle devrait hurler pour sauver cet homme avec qui elle partage son lit depuis trois décennies. Au contraire, ses lèvres s'étirent. Un mouvement douloureux, comme une cicatrice qui se rouvre.

Elle sourit.

En bas, la femme du maire soulève un bloc de granit brut. Un lest de filet conçu pour ne jamais remonter.

— Posez ça, ordonne Marc.

Sa voix déraile. Une fêlure de verre.

Les marins sont inamovibles. Les quatre hommes saisissent Marc par les épaules. Ils le plaquent au sol. Pas de cris. Juste le bruit des vêtements qui se déchirent et le halètement de Marc. Un son de soufflet crevé. Son visage est écrasé contre la pierre.

Le bloc tombe.

C'est un bruit mat. Un son de fruit qui éclate avec une résonance minérale. Un craquement de coquillages sous une botte. Diane ne ferme pas les yeux. Elle s'approche du rebord, penche la tête, observe l'angle de la mâchoire brisée. Elle cherche le point de rupture exact, sans un battement de cil. Sous la lune, le sang est noir. Une tache d'encre qui se répand sur la blancheur de l'allée.

La femme du maire lève les yeux vers le balcon. Leurs regards se croisent. Diane reste droite, offerte à la lumière rasante. Elle montre son sourire. La femme du maire hoche la tête. Une reconnaissance de dettes. Puis, les ombres s'éloignent sur le gravier.

Diane rentre dans la chambre. Elle s'allonge sur sa moitié de lit. Pour la première fois depuis dix ans, elle ferme les yeux. Elle n'écoute plus le bruit des pas dans le couloir. Dehors, la pierre poreuse boit le prédateur.

L'aube n'est pas une délivrance. C'est une lueur grise qui découpe l'horizon. Diane ouvre les paupières. Elle attend le clic métallique de la montre de Marc sur le marbre. Rien. Le lin à côté d'elle est une banquise vierge.

Elle se lève, enfle un manteau de laine et sort dans le jardin. L'air marin la percute. Une odeur de goémon pourri. Elle s'approche de la forme sombre sur le gravier. Le luxe est devenu une charogne. Elle n'éprouve rien, sinon une curiosité froide pour la topographie de viande et de granit.

Elle doit jouer le rôle. Elle rentre, décroche le combiné noir. Sa voix est parfaite. Juste assez de tremblement.

— Allô ? C'est Diane de Vigny. Venez vite. Mon mari... un accident.

Morel arrive le premier. Il a le regard des hommes qui ont vu la mer recracher trop de choses. Il contourne le cadavre. Ses yeux dérivent vers le balcon, puis vers Diane.

— C'est une exécution, Madame de Vigny. On n'a pas touché à sa montre en or. On a voulu effacer l'homme.

Il s'approche d'elle dans la cuisine. Il sent la pluie et le tabac froid. Le jeune gendarme qui l'accompagne revient du jardin avec un sac plastique. À l'intérieur, un petit bouton de nacre brille. Diane reconnaît le bouton du ciré de Françoise. Son cœur cogne contre ses côtes.

Morel examine l'objet. Il regarde Diane. Il voit les marques invisibles sous son cachemire, la terreur domestique qui suinte malgré le décor. Il referme la main sur le sac.

— C'est rien, dit Morel. Sûrement un déchet apporté par le vent. L'île est sale, en ce moment.

Il glisse le sac dans sa poche. Le pacte est scellé.

— On va vous laisser vous reposer, dit Morel en remettant sa casquette. Le sel ronge tout, madame. Même les plus solides.

Il sort. La porte claque. Diane reste seule. L'odeur de Marc s'efface. L'iode gagne du terrain. Elle va vers l'évier et frotte une fissure sur le plan de travail. Elle frotte jusqu'à ce que ses doigts soient à vif.

Elle se regarde dans le miroir de l'entrée. La silhouette est frêle, mais le regard est minéral. Elle décroche le téléphone et appelle Françoise.

— Passez prendre le café cet après-midi. On a des projets à discuter pour le village.

Elle raccroche. Elle sort sur le balcon. La pluie lui fouette le visage. Elle regarde l'océan qui bat les remparts. Elle n'est plus une proie. Elle est un récif. Le secret est une pierre lourde, mais elle est prête à la porter.

On trouvera le corps. On posera des questions. Mais ce soir, Diane dort.

Chapitre 14

Justice de Calcaire

Le hangar aux huîtres pisse l'humidité. Une odeur de vase froide et de fer rouillé. Le néon au plafond grésille, une pulsation électrique qui donne la migraine. Sous la lumière crue, les bacs en plastique bleu semblent déguisés en cercueils.

Léa est là. Une masse de laine sombre sur une chaise de bois. Ses mains sont liées dans son dos par une garcette orange. Le nylon mord la chair, un liseré de sang perle sur ses poignets. Elle ne pleure plus. Elle a les yeux fixés sur le béton mouillé, là où les coquilles d'huîtres broyées dessinent des constellations blanches.

Maillet est assis en face d'elle. Il nettoie ses ongles avec une lame courte. Un geste de marin. Machinal. Cruel.

Diane entre. Elle ne frappe pas. Ses bottes claquent sur la dalle. Elle a retiré son pull de cachemire pour enfiler le vieux Barbour de Marc. Il est trop grand. Il pèse. Il sent encore le vétiver et la domination.

Elle ne regarde pas Maillet. Elle regarde Léa.

— Détache-la.

Sa voix est un rasoir. Pas de tremblement. Pas de prière.

Maillet lève les yeux. Son visage est une écorce de pin brûlée par le sel.

— Le Pertuis ne rend rien, Diane. Jamais.

— Détache-la, Maillet. Ou l'île s'écroule ce soir.

Moreau sort de l'ombre, près de la calibreuse. Son ciré jaune brille sous le néon. Il n'a pas son arme. Il n'en a pas besoin. Il est la loi du silence, incarnée dans cent kilos de muscles et de rancœur.

— On a brûlé le dossier que tu avais dans la maison, dit Moreau. C'était du vent. Des photos floues. Des menaces de veuve.

Diane s'approche du cercle de lumière. Elle plonge la main dans la poche du Barbour. Elle en sort un petit boîtier métallique. Un disque dur scellé dans du plastique.

— Ça, c'est le grand livre de Marc. Genève. La Rochelle. Les numéros des comptes. Les noms des notables qui ont payé pour que les marées emportent leurs erreurs.

Elle pose l'objet sur un bac de déglacage. Le métal tinte contre le plastique.

— Marc n'était pas votre protecteur. Il était votre propriétaire.

Moreau fait un pas. Sa mâchoire se contracte. Un craquement de bois mort.

— Donne-moi ça.

— Détache Léa. On sort d'ici. On prend le pont. Et ce disque n'existera jamais.

Le néon claque. L'obscurité dure une seconde, puis la lumière revient, plus blafarde.

— Et si on vous tue toutes les deux ? demande Maillet. On vous leste. On vous coule dans les claires. Personne ne saura.

Diane esquisse un sourire. Un étirement de peau sur du calcaire. Elle sort le briquet en argent de Marc. Elle l'allume. La flamme est une langue de feu dérisoire dans l'immensité du hangar.

— J'ai programmé l'envoi des copies. Un cabinet d'avocats à Paris. Si je ne tape pas mon code avant minuit, le Village devient une pièce à conviction.

Le silence retombe. Pesant comme une chape de vase. On n'entend plus que le sifflement du vent contre la tôle et le souffle court de Léa.

Moreau regarde le disque. Puis il regarde Diane. Il cherche la faille. Il cherche la petite chose fragile qu'il brisait autrefois chez les femmes de l'île. Il ne trouve qu'un regard minéral. Vide d'espoir, mais saturé de volonté.

— Fais-le, ordonne Moreau.

Maillet grogne, sort son couteau. Il tranche le nylon orange. Léa s'effondre en avant. Elle attrape ses poignets, le visage tordu par la douleur du sang qui reflue.

— Debout, dit Diane.

Sa voix est dure. Elle n'aide pas Léa. Elle ne la touche pas. La pitié est un luxe qu'elles ont laissé sur la jetée.

Léa se lève, les jambes en coton. Elle marche vers la porte, frôlant Moreau qui ne bouge pas. Diane recule avec elle, gardant les yeux fixés sur les deux hommes. Elle laisse le disque sur le bac. Un appât pour les loups.

— On est quittes, Diane, lance Moreau. Mais ne reviens jamais. L'île a de la mémoire.

Diane s'arrête au seuil du hangar. L'air froid de novembre lui saute au visage. Une morsure d'iode qui lui fait enfin l'effet d'une caresse.

— L'île n'est qu'un caillou, Moreau. C'est vous qui avez peur de l'eau.

Elle sort. Le brouillard engloutit le hangar.

Elles marchent sur le chemin de terre, le long des marais. Le sol est meuble, traître. Diane sent le poids du Barbour s'alléger. L'odeur de vétiver s'évapore, chassée par les effluves de vase et de varech en décomposition.

Arrivée à la voiture, Diane s'arrête. Elle regarde ses mains. Elles sont propres. Trop propres.

Léa s'assoit sur le siège passager. Elle tremble encore.

— On s'en va ? demande-t-elle dans un souffle.

Diane regarde le rétroviseur. Dans l'obscurité, les clochers de l'île ressemblent à des pointes de silex.

— On s'en va.

Elle démarre. Les pneus crissent sur le calcaire de la route. Elle ne regarde pas en arrière. Elle sait que le disque dur est vide. Un bloc de métal inutile. Elle n'a jamais eu de copies à Paris. Elle n'a jamais eu de plan B.

Elle n'avait que sa propre noirceur pour faire écran.

Le pont de l'île de Ré se profile. Une immense arche de béton lancée vers le continent. Diane écrase l'accélérateur. Sous les roues, les joints de dilatation claquent.

Tac-tac. Tac-tac. Le rythme d'un cœur qui reprend sa place.

Au milieu du pont, elle baisse la vitre. Le vent s'engouffre dans l'habitacle, sauvage, hurlant. Elle retire le Barbour de Marc. Elle le jette par la fenêtre.

Le manteau tournoie un instant dans les phares, une ombre de cuir et de souvenirs, avant de disparaître dans les courants noirs du Pertuis.

Diane respire. L'iode lui brûle les poumons. C'est une douleur magnifique.

Elle est la pierre. Elle est le sel.

Et l'île est enfin derrière elle.

Chapitre 15

L'Ultime Marée

Le ciel de novembre est une plaque de zinc. Froide. Lourde. Elle écrase le Phare des Baleines. Au pied de l'édifice, le vent du large gifle les visages, chargé d'une odeur de varech pourri et d'écume sale. Diane est une silhouette frêle dans un trench Burberry trop grand. Le tissu claque contre ses jambes comme un linceul.

Ses mains tremblent. Sous son bras, deux cartables en cuir. Celui de Marc. Souple, coûteux, imprégné de son odeur de vétiver et de tabac froid. Ce parfum qui, pendant dix ans, a été le signal de la curée.

Les journalistes forment une masse de nylon sombre. Le cliquetis métallique des obturateurs imite une salve d'exécution. Derrière eux, le cordon de gendarmerie. Et Moreau. L'inspecteur Moreau ressemble à une statue de granit. Il joue nerveusement avec son briquet Zippo, un claquement sec, régulier, qui ponctue le hurlement du vent. Ses yeux ne quittent pas Diane. Il attend la faille.

Diane s'avance. Elle ne regarde pas Moreau. Elle fixe les notables de l'île, au second rang. Le maire. Le promoteur. L'ancien notaire. Une rangée de visages de cire. Ils savaient. Tous. Marc les tenait par les bourses et par les secrets. Une acidité brûlante remonte dans l'œsophage de Diane. Elle serre les dents pour ne pas éclater de rire face à la mâchoire crispée du maire. Le goût de la bile est sa première victoire.

Elle ouvre le premier cartable. L'humidité du marais a gondolé les feuilles extraites d'une cache sous les pierres sèches deux heures plus tôt. La boue noire souille le parfum de luxe.

— Marc n'a pas été tué pour de l'argent, dit-elle.

Sa voix est un fil de fer. Fine. Tranchante. Elle ne porte pas, elle transperce. Elle sort une première liasse. Des noms. Des dates. Des montants. Elle jette les feuilles au vent. Les journalistes se précipitent, ballet de nylon et d'objectifs sur de la charogne de papier.

— Marc était un collectionneur, poursuit-elle. Il collectionnait les dettes morales.

Elle vide le second cartable. Rapports falsifiés, villas sur zones protégées, comptes offshore. L'envers du décor des volets verts et des roses trémières. Moreau fait un pas en avant, son briquet s'arrête net.

— Donnez-moi ça, Diane.

Elle sourit. Ses lèvres se gercent, un filet de sang chaud coule sur son menton. Elle tend les derniers dossiers aux mains avides des reporters. Elle ne livre pas un meurtrier. Elle livre un système. Elle déterre le cadavre de la respectabilité de Marc et le donne à bouffer aux chiens.

Diane se détourne. Elle marche vers le parking, automate en trench-coat. La Volvo grise l'attend sous un tamaris tordu. Elle déteste cette voiture, ce cuir qui l'a vue pleurer. Elle s'installe au volant. Dès les premiers mètres, la direction résiste. La voiture tire à droite, déséquilibrée par un poids mort sur le siège passager.

Elle tourne la tête. Posé sur le cuir immaculé, un bloc de béton. Un lestage de filet de pêche. Rugueux. Gris. Des fragments de coquillages incrustés. Sur l'une des arêtes, une tache sombre, noire comme du bitume. Le sang de Marc.

L'air devient solide dans ses poumons. Elle reconnaît ce bloc. Le poids qui a pulvérisé le crâne de son calvaire. Une boucle de nylon bleu délavé dépasse du béton.

Elle est mouillée. Une flaque d'eau de mer s'élargit sur le siège de luxe, chassant définitivement l'odeur du vétiver.

Elle tend la main. La rugosité du calcaire lui écorche la pulpe du pouce. Sous le nœud de la corde, un morceau de papier jauni. Elle le déplie de ses doigts gourds. Un seul mot, écrit à l'encre noire, une écriture serrée de marin :

Merci.

Diane lâche le papier dans la flaque. L'encre bave, devient une plaie ouverte. Elle regarde l'horizon. L'océan est en furie, un cri sourd montant des profondeurs. Elle n'est plus seule. Elle ne l'a jamais été. Le village l'observait. Le village a agi.

Elle ne ressent pas de terreur, mais une appartenance viscérale. Le sel ronge les façades, la mer lave le sang, et le silence des pierres sèches protège les siens.

Diane pose sa main à plat sur la pierre froide. Elle inspire l'odeur de la marée et du crime. Elle enclenche la première et s'enfonce dans le labyrinthe des murs blancs. Elle ne rentre pas chez elle. Elle se dirige vers le cœur de l'île, là où les secrets sédimentent depuis des siècles.

Le Phare des Baleines balaie la côte. Une seconde de lumière. Une seconde d'ombre. Dans l'ombre, Diane sourit enfin. Un sourire de prédatrice. Elle a appris du meilleur.

La marée monte. Elle emporte tout. Sauf la pierre. Elle est l'île. Elle est le sel. Elle est le silence.

FIN

Merci d'avoir lu "DIANE"

Une œuvre écrite par Seb Le Reveur

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)